



## LES FEMMES DE LETTRES DU XVI<sup>E</sup> SIÈCLE



A grande époque du XVI<sup>e</sup> siècle, si remplie d'événements politiques et mémorables, occupe une très large place dans notre histoire au point de vue littéraire. L'érudition proprement dite y est représentée par d'illustres savants, tels que Budé, les Estienne, Dolet, Ramus, Amyot, Erasme et Pasquier; la philosophie et l'histoire, par Rabelais, Montaigne, La Boétie, Charron, Brantôme, de Thou et l'Etoile; la poésie, par Marot, par les poètes de la pléiade (Ronsard, du Bellay, Baif, Daurat, Jodelle, Belleau, Pontus de Thiard), et par les nombreux rimeurs qui s'appelaient Mellin de Saint-Gelais, des Periers, de Magny, Passerat, Rapin, Vauquelin de la Fresnaye, Des Portes, Bertaut, du Bartas, etc.

Joignez à ces noms ceux des hommes d'action qui ont tenu la plume avec une si grande autorité : le chancelier de l'Hospital, le maréchal de Montluc, François de La Noue; Jean Calvin, le célèbre réformateur; Bernard Palissy, le pauvre grand artiste qui prenait le titre modeste d'*ouvrier de terre*; Théodore-Agrippa d'Aubigné, l'enfant prodigue qui devint guerrier, historien, poète, et qui fut le grand-père de M<sup>me</sup> de Maintenon; — et le dernier mot ne sera pas dit. Il faudra ajouter à

cette liste plusieurs femmes célèbres, et même des plus nobles, sans compter Marie Stuart et Jeanne d'Albret, qui ont contribué pour leur part à ouvrir l'ère de la grande littérature française : trois Marguerite issues de sang royal; Louise Labé, dite *la Belle Cordière*; M<sup>me</sup> de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, et les dames Desroches, mère et fille.



## LES TROIS MARGUERITE

## I

La première des Marguerite, en date aussi bien qu'en renommée, est celle dont le mélange de poésies ascétiques et mondaines fut publié à Lyon, en 1547, sous le titre de *Marguerites de la marguerite des princesses*, c'est-à-dire, vous le savez, perles de la perle des princesses. Fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, elle est née à Angoulême en 1492; elle avait deux ans de plus que son frère, François I<sup>er</sup>, et mourut deux ans après lui.

Marguerite, qui fut recherchée en mariage par Charles-Quint, alors seulement roi d'Espagne, et par le connétable de Bourbon, épousa, pour des convenances de famille, le dernier duc d'Alençon, Charles IV, très peu digne d'elle, et qu'elle n'aimait pas. Restée veuve, sans enfant, en 1525, elle alla consoler son frère, captif à Madrid, et se remaria, en 1527, avec Henri d'Albret, roi de Navarre, union d'où naquit Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. C'est au moment où Marguerite était sous le coup des désastres de Pavie que le célèbre Erasme lui écrivait : « Il y a longtemps que j'ai admiré et aimé en vous tant de dons éminents de Dieu, une prudence digne même d'un philosophe, la modération, la piété, une force d'âme invincible et un merveilleux mépris de toutes les choses périssables. »

Il y a deux personnes dans Marguerite de Navarre : la protectrice des poètes et le poète même. Elle peut être regardée comme le plus actif et non le moins important des écrivains de son époque : elle n'a pas fait école comme son ami Marot, mais, unissant une certaine gravité à un heureux enjouement d'humeur, elle a exercé autour d'elle une réelle influence; tout ce qu'il y a de charme, de goût et de libéral dans l'esprit de François I<sup>er</sup>, c'est à sa sœur qu'il le doit. Elle fut son bon génie, et quand les revers vinrent le frapper, elle fut son intelligente consolatrice. Les lettres qu'elle lui écrivit pendant sa captivité font le plus grand honneur à la générosité de son cœur et à la solidité de son caractère.

Arrière-petite-fille de Valentine de Milan et petite-fille du poète Charles d'Orléans, elle avait de qui tenir pour aimer les lettres, pour les cultiver avec succès; elle était d'ailleurs portée, comme tous les Valois, à une extrême sympathie pour les artistes. Jeune, ouverte à tous les beaux et bons sentiments, contemporaine du grand mouvement de la Renaissance, elle fit accueil aux idées nouvelles, et protégea les esprits qui, ardents comme le sien, se disposaient à sortir des voies vulgaires. Elle vécut, avant d'être reine de Navarre, dans un

cercle de lettrés parmi lesquels on distinguait Sainte-Marthe, Peletier, Des Periers, Mellin de Saint-Gelais, et surtout Marot; les uns étaient ses secrétaires, les autres ses oracles. On sait aussi qu'elle offrit un asile, dans sa petite cour de Nérac, à ceux d'entre eux qui fuyaient devant les persécutions religieuses.

Cette princesse ressemblait trop à son frère pour être une beauté: son nez, légèrement aquilin, occupait une grande place dans sa figure; mais sa bouche était fine, et sa physionomie respirait la douceur et la bonté.

Mécène en jupon, Marguerite répand l'enthousiasme autour d'elle, et vient au secours de tous les *désolés*. « Les voyant à l'entour de cette bonne dame, écrit Sainte-Marthe, tu eusses dit d'elle que c'estoit une poule qui soigneusement appelle et assemble ses petits poullets et les couvre de ses ailes. » Et les poullets, comme on le peut croire, n'étaient pas avares de louanges pour cette poule intelligente et bonne qui savait l'italien et l'espagnol, avait des notions de latin et d'hébreu, brillait par l'enjouement et la vivacité de son esprit, et prodiguait avec une grâce charmante les encouragements et les bienfaits.

Auprès de toi, en mille sortes,  
Tu favorises et supportes  
Ceux qui veulent aller avant;  
Mais de toi le plus admirable,  
C'est la louange désirable  
De ton témoignage savant.

(PELETIER.)

C'est le rôle de Mécène qui vaut à cette physionomie artistique et royale une place à part dans notre histoire littéraire. Elle la doit beaucoup moins à ses œuvres, généralement médiocres. Partagée entre l'inspiration du Moyen âge expirant et les formes quintessenciées de la Renaissance, elle hésitait entre les directions diverses de l'esprit français, dans cette première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dont elle est à beaucoup d'égards la plus complète expression. Sa simplicité était combattue par la recherche. D'ordinaire, Marguerite composait dans sa litte, *en voyageant par pays*; elle faisait à la fois des vers et de la tapisserie, et l'on a remarqué que les deux ouvrages avaient souvent quelque analogie; en poésie, comme en tapisserie, Marguerite était une brodeuse; on voit toujours le canevas. Elle avait beaucoup de savoir et d'intelligence, mais peu d'originalité.

Le plus connu des ouvrages de Marguerite est l'*Heptaméron* ou *Contes de la reine de Navarre*, imprimés en 1559, dix ans après sa mort. Ces contes, mélange de raffinement et de grossièreté, sont assez faibles sous tous les rapports, et se ressentent beaucoup trop de la liberté des écrivains de l'époque. Aussi, les amis de la reine de Navarre sont-ils très disposés à les attribuer, au



moins en grande partie, à Bonaventure des Periers. Marguerite s'était proposé de composer, à l'imitation de Boccace, dans son *Décameron*, cent nouvelles diverses en dix journées; mais elle n'eut pas le temps de remplir son programme. Comme l'ouvrage ne se composait que de *sept journées* (plus deux contes de la huitième), il fut publié par son valet de chambre, Claude Grujet, sous le nom de *Heptameron*.

Marguerite n'a pas été chantée seulement par les poètes qui l'entouraient : sa réputation était grande et s'étendait au loin; trois Anglaises, les sœurs Seymour, composèrent en son honneur plus de cent distiques latins.

## II

Dans l'ordre chronologique, la deuxième Marguerite (1523-1574) est la fille de François I<sup>er</sup>, la princesse qui, à la suite du funeste traité du Cateau-Cambrais, épousa, en 1559, dans la chambre où Henri II allait mourir, le duc de Savoie, Philibert-Emmanuel.

Dans une lettre de consolation qu'elle adressait à son frère, à Madrid, Marguerite de Navarre, essayant de sourire, lui donnait des nouvelles de ses cinq enfants, tous revenus à la santé, et terminait en disant : « La petite Margot me ressemble, mais ici, m'a-t-on assuré, qu'elle a fort bonne grâce et devient plus belle que n'a été Mademoiselle d'Angoulême, » c'est-à-dire elle-même.

Cette petite Marguerite, qui promettait d'être plus jolie que sa tante et marraine, est notre deuxième Marguerite, celle pour qui cette même tante composa l'*Histoire des Satyres et Nymphes de Diane*, sorte d'éplogue « faïete, disait-elle, par une notable dame de la cour, et envoyée à Madame Marguerite, fille unique du roy de France ».

Quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit et qu'elle fit aussi des vers, Marguerite de France n'a laissé aucun souvenir littéraire; mais, versée dans l'étude des langues anciennes, elle fut une protectrice trop éclairée des lettres et des arts pour ne pas occuper à bon droit une place entre sa tante et sa nièce, les deux reines de Navarre.

Michel de L'Hospital, qui fut son chancelier lorsqu'elle devint duchesse de Savoie, lui avait inspiré le goût de la nouvelle école littéraire, et ce fut elle qui entraîna vers la Pléiade son frère Henri II, que Mellin de Saint-Gelais s'efforçait de retenir dans la tradition de Marot. La cour ne s'était pas décidée aussi vite que les lettrés en faveur des novateurs; ce fut Marguerite qui donna l'élan; ce fut elle aussi qui, la première, les combla de ses bienfaits. Lorsqu'elle fut duchesse de Savoie, elle attira à l'Université de Turin les plus fameux jurisconsultes du temps, et ses sujets, qui l'aimaient et la vénéraient autant pour son savoir, sa

vertu et sa piété que pour ses sentiments charitables, l'avaient surnommée la *mère des peuples*.

## III

La troisième Marguerite (1553-1615), qui avait six ans lorsque son père Henri II fut tué dans le fatal tournoi de l'hôtel des Tournelles, est la première femme de Henri IV.

Retenue par la crainte fort naturelle que lui inspirait sa mère Catherine de Médicis, Marguerite de Valois avait vécu jusqu'à l'âge de seize ans sans aucune préoccupation sérieuse, ne pensant qu'à danser ou à suivre les chasses, et quoiqu'elle dût plus tard devenir la reine de la mode et des élégances, elle n'avait pas eu la curiosité de s'habiller ni de paraître belle « pour n'être pas encore, dit-elle, en âge de telle ambition ».

Du consentement de ses contemporains, elle était très séduisante, moins par les traits de sa figure que par l'ensemble et la grâce de toute sa personne. Elle tenait de son père une magnifique chevelure noire, couleur qui, à cette époque, n'était pas à la mode. Aussi, vers la fin de sa vie, quand les cheveux noirs furent disparus, Marguerite les remplaça par d'abondantes perruques blondes, empruntées à de grands valets de pied « que l'on tonnait de temps en temps ».

On ne découvre pas dans l'histoire que les grands mariages, surtout autour des trônes, aient souvent fait de bons ménages. Henri IV et Marguerite étaient destinés à continuer cette déplorable tradition. Faut-il croire que si, après son mariage, Henri de Navarre avait pu, suivant le conseil de sa mère Jeanne d'Albret, se sauver avec sa femme de cette cour « maudite et corrompue des Valois », leur union eût été moins troublée et peut-être meilleure? Quoi qu'il en soit, de terribles événements venaient de s'accomplir, la mésintelligence entre les époux allait devenir chaque jour plus grande et, finalement, les désordres de la reine aboutirent, vous le savez, au divorce et à son emprisonnement dans le château d'Usson, où elle vécut dix-huit ans (1587-1605).

Je n'ai pas à vous raconter comment cette reine aventureuse soumit à l'obéissance ce pauvre marquis de Canillac, qui avait mission d'être son geôlier, ni comment elle transforma en résidence princière une forteresse dont Louis XI avait fait une prison d'Etat; mais j'avais hâte de vous conduire au château d'Usson, parce que c'est là que Marguerite devint écrivain. Elle y était enfermée depuis trois ans lorsqu'elle reçut le livre des *Dames illustres*, où Brantôme célébrait avec enthousiasme ses charmes, ses grâces et même ses vertus. Le portrait de cette *divine majesté* demandant à être modéré, Marguerite n'accepta pas, sans réserve, les éloges d'un auteur qui lui accordait les plus



grandes perfections. « Elle tenoit à beaucoup de gloire qu'un si honneste homme l'aye voulu peindre d'un si riche pinceau », mais elle ajoutait : « Je touerois davantage votre œuvre, si elle ne me touoit tant. »

C'est donc pour rectifier quelques faits, sinon pour dire toute la vérité, qu'elle écrivit ses *Mémoires*. Cet ouvrage, qui ouvre, dans notre histoire littéraire, la série des mémoires de femmes, brille incontestablement par beaucoup d'esprit; mais il manque de naturel presque autant que de sincérité. Marguerite raconte de sa vie ce qu'il lui plaît d'en raconter, ce qui doit surtout lui faire honneur, et ne laisse échapper aucune occasion de se montrer savante et recherchée. C'est une élève de Ronsard : son style, son genre de distinction, ses métaphores et ses finesses, tout cela est de son temps.

Cette reine sans royaume, réconciliée avec Henri IV qui, depuis son second mariage, l'appela sa sœur, revint à Paris en 1605; elle y vécut dix ans, d'abord à l'hôtel de Bourgogne, puis à l'hôtel de Sens, et enfin dans un château avec jardin sur les bords de la Seine, situé près du Pré-aux-Cleres, sur l'emplacement compris aujourd'hui entre les rues de Seine et Bonaparte, là où fut le cloître des Petits-Augustins.

Dans ces diverses résidences, elle trouva moyen de concilier ses plaisirs et ses fantaisies avec ce qu'elle appelait sa dévotion. Le poète Maynard, élève de Malherbe, était son secrétaire, et Vincent de Paul, jeune encore, était son aumônier. Bien qu'elle eût vieilli, elle continua d'avoir plus de majesté dans le maintien que de dignité dans le caractère; elle dotait des couvents, faisait de larges aumônes et ne payait pas ses dettes. Elle mourut le 27 mars 1615, à l'âge de 62 ans; et comme ses bienfaits lui avaient acquis une certaine popularité, les mémoires de Pontchartrain ne mentirent pas en disant que cette princesse, dernier reste de la race des Valois, et qui ne faisait de mal qu'à elle-même, fut grandement regrettée.

#### LOUISE LABÉ

Il y eut au xvi<sup>e</sup> siècle des poètes propres à tout : Jodelle, de la Pléiade, et Maurice Scève, de l'Académie de Fourvières, étaient du nombre. Maurice Scève, dont je rappelle le nom parce qu'on range Louise Labé parmi ses élèves, remplissait à Lyon les fonctions d'avocat et de conseiller intime, et il était, en outre, poète, musicien, peintre et même architecte. En 1548, lors de l'entrée solennelle de Henri II et de Catherine de Médicis à Lyon, il fit non seulement les devises, mais les dessins des décorations préparées pour les recevoir.

Louise Labé (1526-1566) ne sut pas, à l'exemple de son maître, faire tous les métiers; mais elle avait reçu de la nature tous les agréments de l'es-

prit, toutes les grâces de son sexe, et elle se signala, dès l'âge de seize ans, par son intrépidité. Ayant accompagné son père au siège de Perpignan, elle mérita par sa bravoure le nom de *capitaine Loys*.

Qui m'eût lors vue, en armes, fière, aller,  
Porter la lance et bois faire voler,

Pour Bradamante ou la haute Marphise,  
Sœurs de Roger, il m'eût, possible, prise.

Comme vous pouvez le croire, mesdemoiselles, cette jeune guerrière, quoiqu'elle se fût comparée aux héroïnes de *Roland furieux*, ne persista pas dans la carrière des armes. Revenue à Lyon, sans avoir rien perdu dans les camps de sa grâce avante, elle épousa un riche négociant en câbles et en cordes, nommé Perrin, ce qui lui valut le second surnom de *Belle Cordière*, sous lequel elle est restée connue : une rue de Lyon, voisine de la place Bellecour, qui avait été ouverte sur l'emplacement de son magnifique hôtel, en a longtemps conservé le souvenir.

La fortune de son mari permettant à la *Belle Cordière* de satisfaire ses goûts pour les choses de l'esprit, elle attira chez elle un grand nombre d'artistes et de gens de lettres. Les étrangers de distinction recherchaient aussi l'honneur d'être admis dans cette demeure où les conversations, toujours enjouées et ingénieuses, pouvaient même, à l'occasion, être savantes.

Louise Labé s'acquittait par ses poésies, où se rencontrent parfois des élans de talent et de passion, une réelle renommée; mais c'est à sa beauté qu'elle dut surtout l'admiration de ses contemporains :

Où prit l'enfant amour le fin or qui dora  
En mille crespillons ta tête blondissante ?  
En quel jardin prit-il la rose rougissante  
Qui le lis argenté de ton sein colora ?  
La douce gravité qui ton front honora,  
Les deux rubis balais de ta bouche charmante,  
Et les rais de cet oeil qui doucement m'enchantent,  
En quel lieu les prit-il quand il t'en décora ?

La *Belle Cordière* est du nombre des poètes qui, en son temps, ont parlé avec le plus de verve des agitations de l'amour et aussi de ses caprices :

Tel n'aime point qu'une dame aimera ;  
Tel aime aussi qui aimé ne sera.

En prose, l'œuvre capitale de Louise Labé est l'ingénieux *Débat de la Folie et de l'Amour*, scènes dialoguées dont La Fontaine a tiré sa fable *L'Amour et la Folie*. Dans une querelle avec la Folie, l'Amour reçoit un coup furieux qui lui fait perdre la vue, et il demande justice au conseil des dieux. Apollon est l'avocat de l'Amour, Mercure celui de la Folie; l'un plaide avec éloquence, l'autre riposte avec ruse, et après de longs débats, l'affaire, se terminant par une fin de non recevoir, comme il arrivait souvent dans les anciens parlements, est re-



mise « à trois fois sept fois neuf siècles ». Il est prescrit, en attendant, aux deux parties de vivre en bon accord, sans s'outrager, « la Folie menant l'aveugle Amour et le conduisant partout où bon lui semblera ». Ainsi conclut, on le sait, la fable de La Fontaine :

Le résultat enfin de la suprême cour  
Fut de condamner la Folie  
A servir de guide à l'Amour.

Louise Labé mourut dans sa quarantième année, avant que sa beauté eût perdu tout son éclat. Mais elle ne fut pas seule à laisser un souvenir poétique dans la cité lyonnaise : cette planète eut des satellites, telles que Clémence de Bourges, appelée par du Verdier la perle des demoiselles lyonnaises ; Pernelle du Guillet, « cette gentille et vertueuse dame » qui, quoiqu'elle ne vécût que vingt-cinq ans, joignit aux dons de l'esprit une intelligence très cultivée et la connaissance de plusieurs langues ; et enfin Marie de Romieu, du Vivarais, qui s'est très particulièrement signalée par son ardeur à établir la supériorité de la femme sur l'homme. C'est pour répondre à une satire de son frère,

Jacques de Romieu, qu'elle entreprit l'apologie de son sexe dans son *Discours de l'excellence de la femme* où elle n'entend faire aucune concession en faveur de ces pauvres hommes, qui s'étaient avisés de s'appeler ambitieusement le *sexe fort*, et même, les imprudents ! le *sexe noble*. Marie de Romieu fait bonne justice de tout cela :

... Si nous venons à priser la valeur,  
Le courage, l'esprit et la magnificence,  
L'honneur et la vertu, et toute l'excellence  
Qu'on voit luire toujours au sexe féminin,  
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin.

Et après avoir constaté ce précieux concours de toutes les vertus et de toutes les facultés, nul n'hésitera à reconnaître que, grâce à la femme, tous les maux disparaissent, et que la femme est bien en toute sincérité :

Chasse-mal, chasse-ennui, chasse-deuil, chasse-peine.

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

### LE MUSICIEN AVEUGLE

PAR KOROLENKO

Depuis plusieurs années, les littératures du Nord, de la Russie en premier lieu, et maintenant du Danemark, de la Suède et de la Norvège, ont pris une telle place chez nous, qu'il n'est plus permis de ne pas en avoir au moins quelque idée.

Malheureusement, parmi les œuvres de ces écrivains étrangers, beaucoup ne peuvent être recommandées à nos lectrices. Voici deux romans, cependant, dont nous avons plaisir à leur parler.

Le premier : *Le Musicien aveugle*, est, dit-on, le chef-d'œuvre de Korolenko, le meilleur romancier actuel de la Russie, et dont les récits et contes, rapportés de sa captivité en Sibérie, sont fort célèbres. Ce court roman, tout à fait charmant dans sa simplicité, est l'analyse minutieuse du développement intellectuel chez un enfant né aveugle, entre une mère qui l'idolâtre et un oncle, soldat mutilé, qui se dévoue à la tâche de faire de lui un être utile et bon ; plus tard intervient une petite compagne d'enfance, grave et vaillante, qui sera la femme de l'aveugle. L'action, tout entière dans cette formation d'une âme, a un intérêt très vif qui va parfois jusqu'à l'émotion poignante ; les échappées de paysage, les scènes populaires et sur-

tout l'influence de la musique, servant d'initiatrice à l'aveugle et finissant par éveiller en lui l'artiste de génie, tout cela constitue un livre fort original et qui peut être lu par tous, sinon goûté à cause de cette originalité même (1).

### L'ENTHOUSIASME

PAR MARIE GJERTZ

De Russie, passons en Norvège. Ce livre, très remarquable, fut écrit dans notre langue, il y a déjà un certain nombre d'années, par une Norvégienne, morte aujourd'hui, grande âme et haute intelligence, que les circonstances d'une vie douloureuse avaient amenée en France et convertie au catholicisme.

Une inspiration chrétienne des plus élevées, jointe à un patriotisme ardent, anime cette œuvre, récemment remise en lumière par le goût actuel pour la littérature scandinave, mais que ceux qui ont le privilège contestable des souvenirs déjà anciens se rappellent avoir lue avec admiration à l'époque où elle parut. Nous ne pouvons la discuter ici comme elle le mérite : le caractère héroïque de Brigitte, cette jeune fille passionnée pour le relè-

(1) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — 3 fr.



vement de sa patrie, a une singulière beauté et cette énergie qui semble caractériser toutes les femmes norvégiennes, mais tournée cette fois vers le bien et le beau.

La recherche ardente de l'idéal jusqu'au sacrifice est assez rare à notre époque ; elle a inspiré à l'auteur de *L'Enthousiasme* des pensées neuves, frappantes, sur toutes sortes de questions, à côté desquelles M<sup>me</sup> Gjertz a su tracer des scènes dramatiques, esquisser des intérieurs de famille et imprégner son récit de toute la poésie grandiose de la nature norvégienne. Le seul regret à exprimer, c'est que ce beau roman soit un roman par lettres, forme dont nous sommes quelque peu déshabitués, mais qui présente certains avantages, car bien des auteurs y reviennent au moins partiellement (1).

#### SOUVENIRS D'UN PAGE DE LA COUR DE LOUIS XVI

PAR LE COMTE D'HÉZECQUES

Félix d'Hézacques, un des derniers pages de l'ancienne monarchie, a écrit vers 1804, donc à une époque où ses impressions n'avaient pas eu le temps de s'effacer, ses souvenirs sur la cour de Louis XVI et sur l'émigration. Le premier volume, seul publié encore, s'arrête en 1790. Il s'ouvre par une série de portraits de la famille royale, dont la nouveauté n'est guère que dans certains détails bien observés. Ardemment attaché au roi et à la reine, d'Hézacques nous donne l'exacte notion des sentiments, des préjugés, des jugements parfois injustes et passionnés de son entourage, car sa grande jeunesse l'empêchait d'avoir des opinions personnelles. Ce qui l'a vivement frappé, par contre, c'est le cérémonial, l'étiquette, les usages d'alors, les grandes solennités auxquelles il a assisté, telle que l'ouverture des Etats-Généraux. On revit avec lui dans ce monde brillant de Versailles ; des détails curieux sur l'éducation que recevaient les jeunes gentilshommes au corps des pages achèvent de faire de ces mémoires, fort simplement écrits, une lecture réellement amusante pour tous ceux qu'intéressent les petits côtés de la grande histoire (2).

#### CHANTEGROLLE

PAR A. GODARD

C'est de la Révolution qu'il s'agit ici ; mais ce roman, qui ouvre une série où sera retracée toute la guerre de Vendée, nous fait pénétrer dans la vie de la noblesse provinciale à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a un charme mélancolique dans la description de ces paysages du Saumurois, ces vieux manoirs, à la veille d'être détruits, ces campagnes où fer-

mente déjà la grande guerre. Deux jeunes filles y mêlent la grâce de leurs personnes : l'une vive, l'autre rêveuse et romanesque, épousant, par culte du passé, ce terrible marquis de Guéranges dont le type, non sans grandeur, tourne quelque peu au Barbe-Bleue. Nous promettons des émotions aux lectrices de ce volume : par exemple, la scène du pillage de l'abbaye et la mort du marquis, qui laisse la malheureuse Amélie libre d'épouser son chevaleresque cousin Georges, près duquel nous la retrouverons sans doute à travers les tragiques aventures de la Vendée (1).

#### Robert Villon

PAR H. DE NOUSSANNE

A côté de qualités réelles, ce roman, ou plutôt cette longue nouvelle, laisse l'impression de quelque chose d'incomplet. Si les personnages sont assez vivants, leurs caractères et leurs mobiles ne sont pas toujours suffisamment analysés, surtout celui du héros, qui arrive à peu près au suicide, moitié par regret excessif d'un insuccès artistique, moitié par amour pour une jeune fille qui ne demande qu'à l'épouser. Il est arrêté au moment critique ; et le roman, prêt à tourner au drame, finit heureusement. Nous aimons mieux les quelques brèves nouvelles qui complètent le volume et dont plusieurs, surtout la *Messe aux Merles*, sont tout à fait charmantes (2).

#### UN NOM

PAR M. MARYAN

Ce nouveau récit de M<sup>me</sup> Maryan ne le cède en rien aux précédents ; il a même une portée morale toute particulière. Il y a une réelle originalité dans ce marquis de la Roche-Jagut et sa jeune nièce, portant avec une fierté âpre leur pauvreté, qui confine à la misère, et vivant dans le culte exclusif de leur vieux nom héroïque. La vocation religieuse du dernier rejeton de leur race les amène à comprendre que la vraie grandeur, la vraie noblesse sont dans l'âme, dans le bien accompli, et donne au dénouement du livre quelque chose de supérieur à la banale conclusion de tout roman qui se termine par un mariage. Sans être dans la situation exceptionnelle d'Haude de la Roche-Jagut, beaucoup de jeunes filles gagneront à cette lecture d'apprendre « qu'un sacrifice peut être égoïste », si soi-même, ses préjugés, son orgueil sont les idoles auxquelles il est offert (3).

A. CHEVALIER.

(1) Gaume, rue de l'Abbaye. — 3 fr.

(2) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — 3 fr. 50.

(1) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.

(2 et 3) Firmin-Didot, rue Jacob. Biblioth. des mères de famille. — 2 fr. 50.



## UNE PART DE BONHEUR

I



Thérèse posa son ouvrage sur la table, et dit de sa voix douce et grave à sa mère, assise en face d'elle :

— Ne pleure pas, maman; je suis jeune et forte, je me sens pleine de confiance, je travaillerai et, avec ce qui nous reste, je prétends te conserver le petit luxe d'un intérieur que nous aimons tant toutes les deux.

Elle eut le courage de sourire en achevant ces mots, et se laissant glisser aux genoux de sa mère, dont les larmes coulaient amères et silencieuses, elle se mit à caresser les mains que celle-ci lui livrait dans l'abandon désolé de toute sa personne.

— Oui, je sais, continua Thérèse, c'est à moi surtout que tu penses; tu ne souffrirais pas moitié autant si je n'étais atteinte. Mais, puisque ma joie est dans ta joie, si tu es heureuse, je le serai aussi. Voyons, maman, que puis-je bien faire qui nous rende riches? dit-elle en se rasseyant et reprenant son ouvrage.

Et la pauvre Thérèse étouffa un soupir qui en aurait dit long sur son apparente sérénité.

M<sup>me</sup> Wolff ne répondit pas; elle était écrasée par le désastre et ne voyait rien qui pût la sauver, elle et sa chère fille, son unique et dernier amour dans la vie. La ruine venait de s'abattre sur ces deux femmes, sans préparation, sans transition, sans retour; à peine sauverait-on de la catastrophe une rente insignifiante. Et c'est avec cela qu'il faudrait vivre désormais... la misère, la noire misère, frappait à leur porte... Voilà ce que pensait non sans raison la mère, et ce que la fille ne pouvait admettre, se sentant assez de vaillance pour lutter contre la vie. Non, Thérèse ne voulait pas s'arrêter au milieu de ce problème décourageant que la ruine venait de poser devant elle; avec sa fière nature et cette belle confiance de la jeunesse, elle se disait : Je travaillerai pour sauver maman; et tout son cœur ardent et dévoué s'élançait au-devant de cette tâche inconnue qu'elle ne savait où prendre, mais qu'elle voulait avec un âpre désir.

Le désastre financier qui venait de les faire pauvres tout d'un coup n'était connu que du matin; c'est par les journaux que M<sup>me</sup> Wolff l'avait appris,

il était trop récent pour que les paroles pleines d'espérances de la jeune fille pussent calmer la douleur de la mère; il fallait attendre que le temps endormît quelques-unes de ces trop amères déconvenues, aussi Thérèse comprit-elle vite l'inutilité de ses efforts pour consoler la pauvre femme, et elle se mit seulement à répondre avec douceur à ses longues et inutiles plaintes.

On était en automne, une soirée prématurément fraîche avait fait allumer du feu; et comme les flammes baissaient, Thérèse alla vers le coffre à bois prendre une bûche devenue nécessaire.

Sa mère, dominée par la pensée cuisante de leur ruine, l'arrêta d'un geste brusque :

— Nous n'avons plus droit à ce luxe, lui dit-elle; quand le feu sera éteint, nous irons nous coucher.

Cette puérilité presque enfantine fut plus dure au cœur de Thérèse que tout le reste; elle laissa retomber lourdement le morceau de bois dans la caisse et, pour la première fois depuis le matin, sentit faiblir son courage; non pas qu'elle cessât d'espérer, mais à cause de la tendresse qu'elle avait pour sa mère, elle devait être doublement atteinte par ses retours incessants, ses plaintes continuelles et son parti pris de se déchirer à toutes les épines dont leur vie serait semée dorénavant.

Les deux femmes restèrent encore près d'une heure ensemble, sous la blanche lumière de la lampe, se rapprochant peu à peu du foyer, qui allait s'éteignant; quelques réflexions banales ou attristées coupaient de longs silences. Thérèse ne travaillait plus; renversée dans son fauteuil, les yeux grands ouverts, elle promenait son beau et limpide regard sur tout ce joli luxe de meubles, de riens précieux que, depuis sa naissance, elle avait coutume de voir autour d'elle, sans trop y penser, et que maintenant, au moment de les perdre, elle se mettait à aimer passionnément.

Sans que nous nous en rendions compte, une bonne part de notre bonheur, en cette vie, nous vient de la douceur de nos habitudes.

On s'en écarte parfois, dominé par le besoin d'amélioration qui fait partie de nous-mêmes, parce que nous aspirons sans cesse à un bien meilleur; mais la chaîne rivée à notre cœur le retient captif et le ramène toujours à ce qui fut sa première vie, ses premières joies, ses premières émotions.

Thérèse, en ce moment, voyait s'ouvrir un abîme entre elle et le passé. Quelque chose de sa jeunesse se mourait sous ses yeux, et elle avait le sentiment aigu que ce quelque chose ne ressusciterait pas, quoi qu'elle fit, quoi qu'il dût arriver.



Ce premier déchirement est peut-être le plus poignant, parce que rien encore n'a usé notre sensibilité, aguerri notre courage. On se refuse d'abord à croire, la révolte est entière; puis, quand la conviction est enfin entrée en nous, elle y cause une stupeur, un effarement dont l'amertume et les angoisses sont indicibles.

Pendant cette soirée où Thérèse eut à soutenir les forces défaillantes de sa mère, il lui fallut encore lutter contre elle-même et supporter les assauts terribles de ses regrets et de ses angoisses.

Tandis que son regard navré errait sur les objets environnants, elle subissait dans toute son horreur le déchirement, l'effroi, la révolte qui sont au fond de toutes nos douleurs, et plus d'une fois elle dut quitter sa place sous prétexte d'arranger un rideau, de redresser une fleur, de mettre un livre à sa place, en réalité, afin de dissimuler des larmes trop lourdes qui tombaient malgré elle, parce que son cœur défaillait.

Dieu seul fut témoin et confident de sa faiblesse; elle sut la cacher à sa mère par un effort héroïque, et ce fut d'une voix toujours égale à elle-même, de cette voix pénétrante qui était un des grands charmes de sa beauté, faite d'harmonies délicates, qu'elle lui parla jusqu'au bout.

— Je suis bien lasse, maman, je vais aller dormir, dit-elle enfin, lorsqu'elle jugea que l'heure de se reposer était venue.

Il y avait longtemps qu'elle aspirait à ce moment du coucher qui lui rendrait sa liberté, en la délivrant de la contrainte dans laquelle il lui avait fallu vivre depuis le matin; mais cet adoucissement à ses peines devait lui être refusé. Sa mère, ne se doutant pas de l'effort qu'elle s'imposait à cause d'elle, voulut que la porte de communication entre leurs deux chambres restât ouverte toute la nuit, afin de se sentir plus près de son enfant.

C'eût été pourtant bien bon, pensait Thérèse, de pleurer dans l'ombre, sans contrainte; de pleurer tout haut et de dire à Dieu, dans un sanglot, ce chagrin violent de voir tout manquer à la fois.

Mais Thérèse ne pouvait pleurer sans désoler sa mère, et elle se contenta de ne pas dormir en songeant au lendemain.

Ce lendemain, aussi triste que la veille, fut cependant moins sombre pour Thérèse, parce qu'elle put agir. La jeune fille se leva tôt; elle savait que sa matinée serait libre et voulait en profiter pour commencer ses recherches en vue de l'avenir. Le temps pressait; il ne fallait pas laisser la misère effeuiller de ses froides mains ce qu'on pouvait lui arracher de l'aisance disparue; il fallait surtout présenter autant que possible, à M<sup>me</sup> Wolff, des solutions toutes prêtes, car il n'y avait pas à compter sur un appui de ce côté-là en ce moment.

Thérèse avait réfléchi à tout cela pendant sa longue insomnie; elle avait arrêté un plan de conduite, et elle pensa que le plus sage était d'abord d'aller prendre conseil d'un vieil ami de son

père, le docteur Deschamps, qui l'aimait beaucoup et pouvait, par ses nombreuses relations, lui être très utile.

A neuf heures, elle entra dans son cabinet; et, en peu de mots, lui révélait la triste situation qui la forçait à chercher promptement un moyen d'existence tiré de ses ressources d'éducation.

M. Deschamps l'écouta, comme savent écouter les médecins, sans que rien trahît sa pitié et son admiration pour cette enfant, qui avait résolu une vie de sacrifice, sans avoir seulement l'air de se douter qu'elle était encore à l'âge où l'on reçoit au lieu de donner. Quand elle se tut et releva les yeux pour l'interroger du regard, ce fut par une question qu'il lui répondit :

— Que veux-tu essayer?

— Si je le savais, lui dit-elle, je ne viendrais pas vous le demander; tout cela est si nouveau pour moi, que je ne vois pas bien à quoi m'arrêter en ce moment; il me semble que j'ai surtout besoin d'un bon conseil.

— Que sais-tu faire?

— Je connais plusieurs langues, je suis musicienne et j'ai mes diplômes, cela peut m'aider à me caser.

— Tu consens donc à quitter ta mère?

— Il le faut; jamais je ne gagnerai assez à la maison pour lui faire une vie convenable.

Le vieux médecin avait mis sa tête dans ses mains et cherchait une idée, une piste à suivre.

— Ecoute, dit-il à la jeune fille en relevant la tête et en lui montrant un visage plus attristé qu'il ne l'eût voulu, tu me prends de si court que je ne trouve rien de pratique à te conseiller pour le moment. Aujourd'hui, je ne puis disposer d'une heure dans ma journée, mais demain j'irai voir ta mère, et nous en reparlerons avec plus de fruit.

— C'est que, dit Thérèse en hésitant, ma mère ne sait pas que je suis ici, et j'aimerais mieux revenir moi-même demain; elle est très atteinte, et peut-être vaut-il mieux ne pas ressasser devant elle ces questions irritantes pour son chagrin.

— Tu es une bonne fille, que Dieu te bénisse, lui répondit son vieil ami. Viens demain à la même heure; cela ne m'empêchera pas d'aller voir ta mère un peu plus tard.

Et, la regardant longuement, il ajouta :

— Ma pauvre Thérèse!

Cette parole de sympathie troubla la jeune fille; elle sentit que tout son cœur allait fondre, se leva vivement, rabattit son voile et, tendant sa petite main qui tremblait, murmura d'une voix étouffée un merci qu'il devina plutôt qu'il ne l'entendit.

— Allons, soit forte! Demain, j'espère pouvoir te donner une espérance.

Thérèse, en rentrant, trouva sa mère levée; et celle-ci, pensant que sa fille venait de la messe, comme cela arrivait souvent à cette heure, ne lui fit aucune question embarrassante.

Ce jour-là, M<sup>me</sup> Wolff congédia sa femme de



chambre et annonça à sa cuisinière qu'elle eût également à chercher une place pour le mois suivant; ainsi commença le travail douloureux des réductions à faire; il devait se poursuivre sous toutes les formes, et Thérèse prit pour elle le plus pénible de cette tâche ingrate.

Le lendemain, à neuf heures, comme la veille, elle était chez le docteur Deschamps.

— Avez-vous pensé à moi? lui demanda-t-elle.

— Oui, et j'ai même trouvé quelque chose; mais avant de faire une démarche, j'ai voulu t'en parler.

— Oh! dites vite; je serais si heureuse d'être utile à ma pauvre maman.

— C'est que voilà, mon enfant, la position à laquelle je pense pour toi est d'autant plus avantageuse qu'elle est impraticable. Je vais te conter l'affaire en deux mots.

J'ai dans ma clientèle la famille d'un banquier, gens honorables et riches, quoique simples d'allures. Le père toujours à ses affaires, la mère pas de santé et encore moins d'énergie, une fille de seize ans et un fils bossu de vingt-cinq. La fille, Henriette, est fort négligée et subit l'ascendant de son frère infirme, qui est en train de la rendre presque aussi méchante que lui. Pour parer à cet inconvénient et à beaucoup d'autres qui résultent du désordre, conséquence de la santé de M<sup>me</sup> Duplay-d'Azir, on a essayé de prendre une dame de compagnie ou une institutrice qui fit suivre des cours à Henriette, comptât avec les fournisseurs, eût les clefs des armoires et fît cinquante besognes mal définies, mais bien rétribuées; les honoraires vont même en augmentant à chaque essai, car leur damné bossu fait une existence si orageuse aux pauvres femmes qui entrent dans la maison, qu'elles la quittent entre le troisième et le sixième jour, plutôt le troisième. M. d'Azir offre 3,000 francs, et personne ne se soucie d'essayer.

Je te connais, toi, je sais que tu as une énergie et une douceur qui peuvent accomplir des miracles, je sais que tu as la langue assez bien pendue pour réduire au silence M. Philippe et M<sup>lle</sup> Henriette; reste à savoir si tu veux essayer.

Je ne te cache pas les difficultés de la situation, les continuel efforts qu'il te faudra faire pour conserver ton calme et sauvegarder ta dignité; les parents te donneront raison, mais ne feront rien contre leur fils, cela se comprend, il est si malheureux. C'est même sur cette misère affreuse du pauvre garçon que je compte pour te donner patience. Tu es chrétienne, tu es dévouée, il y a là une bonne action à tenter. Et puis, 3,000 francs, c'est pour ta mère, avec ce que tu m'as dit lui rester, une vie honorable assurée. D'ailleurs, ajouta M. Deschamps en manière de péroraison, je n'ai pas trouvé autre chose de possible.

Thérèse ne répondit pas tout de suite; elle regardait en dedans, et cherchait à se rendre compte de la somme d'énergie qu'elle était capable de mettre au service de son dévouement filial.

Le docteur l'attendait en silence, comprenant très bien ce qu'elle débattait avec elle-même, et sachant aussi à l'avance ce qu'elle allait lui répondre, car il la connaissait et avait une haute estime pour elle.

— Où habite cette famille? demanda Thérèse.

— A Paris, l'hiver; l'été, on voyage ordinairement. J'ai oublié de te parler d'un autre fils, Jacques, l'aîné de deux ans de son frère; celui-là est une perfection sous tous les rapports; mais nous n'avons pas à nous en occuper; il est ingénieur dans les usines métallurgiques de son oncle, et ne fait que de rares et courtes apparitions dans la famille.

— Vous croyez qu'avec beaucoup de bonne volonté, je pourrai réussir?

— Je le crois fermement; je te le répète, il faut de la poigne et de la douceur, du tact et beaucoup d'abnégation; — tu as tout cela.

Thérèse ne put s'empêcher de sourire; sa modestie n'admettait rien de ce tableau élogieux, mais, à part elle, la jeune fille sentait que, pour sa mère, elle était capable d'héroïsme, et ce fut d'une voix ferme qu'elle ajouta :

— Eh bien, j'accepterai cette situation si on me l'offre; mon bon docteur, je vous confie mes intérêts et je vous remercie de tout mon cœur.

— Tu es une brave fille, Thérèse, et, dès aujourd'hui, j'irai parler de toi à M<sup>me</sup> d'Azir; ce soir, en allant chez ta mère, je te dirai le résultat de cette première démarche.

— En cachette, n'est-ce pas, dit-elle gentiment, ce sera notre secret à tous deux tant qu'il n'y aura rien de positif?

— Oui, oui, je connais ta mère, et je sais que tu agis dans l'intérêt de son repos. A ce soir!

Le bon docteur fut éloquent pour sa protégée; il dit tout ce qu'il put dire de sa fermeté, de son courage et de sa vertu, mais il passa légèrement sur ses dons heureux; particulièrement, sur le charme de sa petite personne, et il se garda surtout de parler de ses vingt-deux ans. Pour la position qu'on lui réservait dans la famille, il fallait une femme d'expérience, et Thérèse avait l'air d'une enfant. Ma foi! qui ne risque rien n'a rien, se disait l'excellent homme; l'essentiel est qu'on la voie, elle fera mieux ses affaires elle-même que je ne saurais les faire; elle les charmera tous, et ils seront trop heureux de la prendre. Il n'y a que Philippe qui va faire une résistance désespérée; il va la haïr, d'autant plus qu'elle est jeune, gracieuse, bonne, enfin tout le contraire de ce qu'il est, le malheureux.

L'éloquence du médecin des d'Azir ne fut pas perdue, et le soir, quand Thérèse reconduisit son vieil ami jusqu'à la porte, elle l'entendit lui dire à voix basse la parole sur laquelle allaient se réfugier toutes ses espérances :

— Va rue Pierre-Charron, M<sup>me</sup> d'Azir veut te



voir; tâche de te vieillir un peu, et ne sois pas trop modeste, ça ira tout seul.

— A quelle heure ?

— Pas le matin; le jour se lève tard dans cette maison.

— Une heure ?

— Oui, très bien !

— Oh ! merci.

Et elle rentra dans le salon avec le regard brillant des jours heureux.

Lorsque Thérèse se présenta rue Pierre-Charron, elle était attendue, car le domestique, au lieu de lui faire faire antichambre, l'introduisit aussitôt dans une sorte de bibliothèque qui donnait sur le salon, et devait servir de lieu de réunion à la famille. Les tables et les sièges étaient encombrés de livres, de journaux et de travaux d'aiguille.

D'un coup d'œil rapide, Thérèse embrassa tout cet ensemble; et au bout de la pièce, perdu dans un vaste fauteuil, tout contre la cheminée où brûlait un grand feu clair, lui apparut Philippe Duplay-d'Azir, le redoutable bossu avec qui il lui faudrait se mesurer un jour ou l'autre. Il était frileusement enveloppé d'une fourrure sombre sur laquelle ses longues mains maigres paraissaient encore plus effilées et plus pâles. Les larges plis de la loutre et la forme vague d'un veston flottant dissimulaient en partie l'infirmité du jeune homme; mais il n'y avait pas à s'y méprendre, et on devinait quand même le corps déjeté, courbé, tordu, dans cette masse effondrée, dont la forme échappait au premier coup d'œil.

Par un étrange contraste, le visage était aussi beau que le corps misérable. De grands yeux tristes avec des cils extraordinairement longs qui les voilaient encore de mélancolie, une barbe soyeuse peut-être un peu maigre, des traits d'une finesse exquise, et je ne sais quoi de très jeune, malgré une pâleur malade et le vieillissement forcé que lui donnait son attitude.

Thérèse, émue de cette infortune, l'enveloppa-t-elle d'un regard de commisération en l'apercevant, ou bien eut-elle seulement le malheur de lui déplaire à première vue ? Toujours est-il qu'un pli dur se forma sur le front du bossu quand leurs regards se rencontrèrent, et donna à ce beau visage une expression sévère et menaçante. Il se souleva légèrement pour répondre au vague salut ébauché par la jeune fille, mais ce mouvement ressemblait moins à une politesse qu'à une protestation contre l'indiscrète présence de l'étrangère, puis, s'enfonçant de nouveau sous sa fourrure, il ferma les yeux avec une telle expression de hauteur et de mauvais vouloir, que Thérèse en eut le frisson.

— Quel début, pensa-t-elle, et quelle serait la vie en commun avec ce personnage rébarbatif !

Elle n'eut pas le temps de pousser plus loin ces réflexions inquiétantes; une portière se souleva, et

M<sup>lle</sup> Duplay-d'Azir, en robe de chambre élégante, entra.

Elle s'arrêta net en apercevant Thérèse, qui s'était levée et venait au-devant d'elle pour se présenter, et sa physionomie exprima une si grande surprise que la jeune fille ne trouva plus rien à dire; elle rougit profondément sous le regard étonné de M<sup>lle</sup> d'Azir.

Celle-ci se laissa tomber dans un fauteuil avec un air de profonde lassitude et fit signe à Thérèse de s'asseoir à côté d'elle. Ce groupe occupait un des côtés de la cheminée, l'autre coin était encombré par la table et l'immense bergère dans laquelle le bossu était comme perdu.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit alors la maîtresse de maison avec un bon sourire, si je paraissais surprise de votre aspect; mais j'avais demandé à mon ami Deschamps une personne sérieuse, et je ne m'attendais pas à la vue de votre jeune visage.

— Madame, répondit Thérèse de sa voix musicale qu'un léger tremblement rendait plus vibrante et plus charmeresse, il y a des heures qui vieillissent de plusieurs années; je viens de passer par une de ces heures-là, et M. Deschamps, en me recommandant à vous, savait qu'on peut me considérer comme une vieille femme.

M<sup>lle</sup> d'Azir sourit; Thérèse, dans sa robe de bure foncée avec son col de toile blanc, sa toque de feutre et sa jaquette dessinant une taille souple et mince, ne donnait aucune idée de la matrone que rêvait cette mère de famille, pour corriger le désordre de sa maison et les défauts de sa fille.

Thérèse ajouta d'une voix encore plus mal assurée :

— Je vous assure, madame, qu'on peut avoir confiance en moi.

Et elle rougit encore d'avoir à dire cela.

— Je n'en doute pas, ma chère enfant, mais je vous fais juge vous-même : je suis toujours malade; quelques-uns ajoutent que, même bien portante, je suis paresseuse; j'ai une fille de seize ans que je ne puis ni instruire, ni promener, ni amuser suivant son âge; mon fils est délicat de santé, — et, en disant ces mots, elle désignait d'un regard l'infirme; — il faut donc que la personne dont j'ai besoin me remplace un peu partout et puisse conquérir une autorité morale qui n'est guère compatible avec votre âge, il me semble.

Elle se tut et regarda Thérèse, comme pour lui demander de la convaincre du contraire.

— Vous êtes meilleur juge que moi, madame, répondit celle-ci, de ce que vos convenances personnelles vous font désirer; mais, permettez-moi de vous dire que je suis juge aussi de ce que je suis capable de faire. Eh bien, il me semble que la tâche dont vous me parlez n'est pas incompatible avec mes habitudes; dans tous les cas, je vous assure que j'y apporterai toute la bonne volonté et tout le dévouement dont je suis capable.



Je suis très jeune, c'est vrai, mais je dirige depuis quatre ans la maison de ma mère, et j'ai l'habitude de me faire obéir et respecter, ajouta-t-elle d'un ton net et décidé qui fit rouvrir un œil au bossu, resté jusque-là comme endormi dans son immobilité silencieuse.

— Quant à être la mère de votre fille, madame, cela me serait, en effet, bien difficile, ajouta-t-elle avec un vague sourire; j'aurais seulement souhaité arriver, par mon affection et mes soins, à me faire accepter comme une sœur aînée. Mais, comme vous le dites, — et un soupir, qu'elle ne chercha pas à étouffer, lui monta aux lèvres, — vous êtes seule juge de ce que vous désirez, et je vous demande pardon d'avoir insisté.

En disant ces derniers mots, elle se leva pour prendre congé.

M<sup>me</sup> d'Azir se leva aussi et lui tendit la main; elle avait déjà subi le charme de simplicité, de dignité et de grâce sur lequel comptait le docteur pour enlever l'affaire.

— Laissez-moi vous dire au revoir, mademoiselle; je voulais une sorte de dame de compagnie, femme mûre et d'expérience; je me trouve en présence d'une jeune fille qu'il faudra suivre et protéger comme mon enfant, cela bouleverse mes projets; il faut que je consulte mon mari, peut-être nous arrangerons-nous tout de même, et, pour ma part, je le désire vivement.

Thérèse s'inclina et sortit; elle sentait que la séance avait assez duré et qu'elle n'avait plus qu'à attendre la réponse, en priant Dieu qu'il lui rendit cette famille favorable.

Ce fut seulement lorsqu'elle eut franchi la porte de l'appartement qu'elle s'aperçut que ses jambes fléchissaient, et elle dut s'appuyer un instant contre la rampe pour pouvoir continuer son chemin.

Ils sont si rudes, ces premiers efforts en vue de conquérir le droit de gagner sa vie, si après, ces premiers débuts où il faut se mettre en valeur comme une marchandise quelconque, et pourtant rien dans l'accueil de M<sup>me</sup> d'Azir n'avait blessé sa juste fierté; mais il restait dans les souvenirs de Thérèse la vue d'une vaste bergère au fond de laquelle apparaissait la pâle silhouette d'un bossu, et tandis qu'elle reprenait des forces, immobile dans l'escalier, l'image de cet être difforme et jaloux la faisait frissonner d'épouvante.

Dans le salon, un colloque s'était engagé entre la mère et le fils, après le départ de Thérèse.

— Elle est charmante, avait dit M<sup>me</sup> d'Azir, tout en arrangeant le feu, par manière de contenance.

— Et elle ne manque pas d'aplomb, avait répondu Philippe. En voilà une qui s'attend à nous faire tous marcher à son pas. Vous pouvez être sans crainte, maman; elle aura une autorité suffisante, si elle arrive à mettre le grappin sur nous.

— Oh! mon fils, que tu es terrible de tout critiquer, de tout déflorer; cette petite est charmante et fort intéressante, je le sais; mais, en vérité, je

la trouve si jeune que je me demande comment elle pourra se faire obéir d'Henriette.

Le bossu eut un rire strident qui lui était habituel dans ses accès de mauvaise humeur, et qui faisait toujours tressaouter sa mère :

— Oh! oui, dit-il, ça va être drôle, et je demande à être là pour les premières entrevues.

— Elle te déplaît? lui demanda sa mère, espérant, par un exposé à haute voix de ses préventions, le mettre en face de sa déraison.

— Naturellement, répondit-il sans embarras, puisque c'est une institutrice, et qu'elles sont toutes haïssables; mais, à part cela, ça m'est égal; ce n'est pas moi qui dois profiter de ses talents et de ses jolies petites phrases sucrées et vinaigrées; pourvu qu'elle me laisse tranquille, le reste m'importe peu; du reste, si elle m'ennuie, je saurai bien le lui dire, et je n'ai besoin d'aucun aide pour défendre mon indépendance.

— Oh! de cela, je ne doute pas, dit M<sup>me</sup> d'Azir en soupirant.

Et, pour éviter la fatigue et les écueils d'une lutte avec son fils, elle quitta le salon.

Alors Philippe sonna pour demander une voiture. Il ne sortait jamais à pied le jour, à Paris, dans la crainte de surprendre la raillerie ou la pitié dans les yeux de ceux qui le croisaient; et tandis que son domestique exécutait son ordre, il alla passer un pardessus et traversa la pièce dans toute sa longueur.

Devant lui, était la grande glace faisant face à la cheminée, et son image s'y reflétait en entier; il s'arrêta soudain et se considéra dans le miroir fidèle avec une expression de désespoir et de colère indicibles. Tout à l'heure, c'était la gracieuse personne de Thérèse qui s'était encadrée là même où se voyait maintenant cet être difforme qui était lui, lui-même, à jamais condamné... Il frappa du pied, se détourna avec dégoût; et, à partir de cet instant, détesta celle qui, bien innocemment, l'avait obligé à faire cette douloureuse comparaison.

La réponse définitive de M<sup>me</sup> d'Azir ne se fit pas trop attendre, et Thérèse lui en sut gré, car, pour une nature comme la sienne, le pire tourment est dans l'incertitude qui énerve et use beaucoup plus que la connaissance exacte du mal redouté. D'ailleurs, cette réponse était telle que la souhaitait Thérèse; et celle-ci, engagée chez les Duplay-d'Azir à partir de la semaine suivante, n'avait plus qu'à préparer sa mère à la séparation.

M<sup>me</sup> Wolff était si profondément anéantie, que ce nouveau chagrin alla se perdre pour ainsi dire dans l'océan où venait de se sombrer son énergie, son espérance, tout ce qui n'était pas douleur en elle. A l'annonce de la position inespérée offerte à sa fille, elle ne se demanda pas quel revers de médaille cachaient des avantages aussi considérables, elle ne vit que deux choses: Thérèse allait la quitter, et elle pleura; Thérèse du moins échapperait aux privations d'une vie pauvre, et ses larmes cou-



lèrent encore plus pressées. Le docteur Deschamps la raisonna, lui fit voir les bons côtés de la position; il avait obtenu même que, pendant les premiers temps, Thérèse viendrait souvent voir sa mère pour l'habituer peu à peu; et la malheureuse femme donna son consentement, sans trop savoir à quoi cela l'engageait.

## II

Comme ils passèrent vite, ces derniers huit jours de liberté, pour la pauvre enfant qui allait quitter son toit et sa mère, et comme elle les trouva longs, pourtant, à cause de tout ce qu'ils renfermèrent de sacrifices douloureux.

Un matin, elle se leva avec le jour et alla entendre la messe à N.-D.-des-Victoires. Elle se choisit une place tout près de l'autel et s'absorba vite dans sa prière; elle avait si grand besoin du ciel à cette heure!

A travers ses doigts croisés sur son jeune visage filtrèrent bientôt de grosses larmes qu'elle ne chercha même pas à retenir; ces larmes si lourdes et si pressées allaient s'écraser sur la dalle, qu'elles marquaient de sombres étoiles; mais personne n'y prit garde autour d'elle; il y a tant de gens pour pleurer au pied de cet autel!

Thérèse, de tout son cœur, remerciait en même temps qu'elle pleurait; elle demandait du courage, de la force, et ce tact si nécessaire, au dire de son vieil ami, tact dont elle se croyait complètement dépourvue; elle suppliait pour sa mère, dont la désolation la préoccupait plus que les difficultés de sa propre situation, et quand elle se releva pour reprendre le chemin de la maison, elle était tout à fait calme et forte, prête à toutes les luttes et à toutes les abnégations.

Sa maison! elle allait la quitter tout à l'heure; déjà on avait descendu dans sa chambre le large panier d'osier où elle allait enfermer tout ce qui lui serait indispensable; le superflu resterait chez elle, et elle le retrouverait aux jours de congé, quand, le devoir accompli, on lui permettrait de venir apporter à sa mère ses baisers et son sourire.

Thérèse, assise devant son petit bureau, dont les tiroirs étaient ouverts, classait, ficelait des paquets de lettres ou de papiers intimes. Quelquefois le travail se faisait vivement, ses doigts soulevaient les feuilles d'un mouvement régulier, comme machinal, puis tout à coup une écriture arrêta son regard, elle parcourait, relisait, s'oubliait; quelque détail effaçait de son souvenir la reportait à une autre période de sa vie; un carnet de bal s'était égaré parmi ses lettres: elle chercha à épeler tous les noms dont il était rempli; quelques-uns s'étaient effacés sous le frottement du gant qui avait serré la petite carte pendant toute une soirée; les autres, ceux dont on déchiffrait les lettres heur-

tées, ne lui rappelaient à peu près que des inconnus; mais, à cette heure, rien du passé n'était indifférent pour elle, et elle était si absorbée dans ses songeries, qu'il fallut le timbre de son petit cartel pour la rappeler de son rêve.

Alors elle releva les yeux et regarda avec attendrissement la petite vieille pendule, qui sonnait grêle et s'attardait aux derniers coups. Le soleil du matin, passant à travers la guipure des rideaux, avait accroché quelques rayons à l'or bruni par le temps de ce joli bibelot, dernier souvenir de son père. Thérèse prit une chaise, se hissa jusqu'au cartel et, le prenant avec mille précautions, en retira le balancier, l'enveloppa de linge et le déposa dans sa malle:

— Toi, je t'emporte, dit-elle tout haut, je veux que tu continues à sonner les heures de ma vie; tu es si petit que tu ne gêneras personne; il y aura toujours bien un clou pour te suspendre auprès de moi.

Ah! elle eût voulu tout emporter: le chiffonnier, dont les tiroirs parfumés renfermaient les jolis riens de sa parure de jeune fille; le lit, auquel pendait la grosse croix d'ivoire de son berceau, encore un objet qu'elle enfouit à côté du cartel; ses gravures, sa petite chaise basse; que sais-je, elle aimait, elle regrettait tout. Voyant que ce travail l'amollissait, elle en brusqua les derniers arrangements, et quand sa mère la rejoignit, Thérèse avait terminé sa triste besogne; M<sup>me</sup> Wolff n'eut pas le chagrin de voir s'en aller un à un ces objets qui allaient suivre sa fille chez les autres.

La malle était finie, un commissionnaire venait de l'emporter rue Pierre-Charron; mais que de choses il restait à faire pour Thérèse avant qu'elle allât la rejoindre. Sa mère allait déménager; déjà on avait emporté pour le vendre le mobilier du salon, celui de la salle à manger, tous deux beaucoup trop considérables et trop luxueux dans la situation présente; mais Thérèse avait gardé pour sa mère de quoi lui composer un petit intérieur confortable et élégant. M<sup>me</sup> Wolff n'avait jamais voulu se séparer de ce qui appartenait en propre à sa fille. « Fais ce que tu voudras, lui avait-elle dit, mais garde ta chambre intacte. J'en ferai mon salon, mon oratoire; j'y vivrai, ce sera mon seul luxe; mais, je t'en prie, ne me l'enlève pas.

Au-dessus de l'appartement actuel de la mère et de la fille, s'en trouvait deux, dont un à louer donnant sur une grande cour et dans des conditions de prix acceptables; c'est là qu'allait s'installer M<sup>me</sup> Wolff, heureuse, dans son malheur, de n'avoir pas à quitter la maison qu'elle habitait depuis son arrivée à Paris, et Thérèse, jusqu'à son départ, s'employa à préparer l'emménagement, qui ne pouvait être fait que dans quelques jours.

Mais, hélas! malgré l'activité fiévreuse avec laquelle les deux femmes s'employèrent à ces préparatifs, et qui semblait devoir éloigner l'heure de la séparation, elle vint quand même; et, lorsque



le jour baissa, Thérèse, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, dit en se rapprochant de sa mère :

— Il faut que je m'en aille !

Alors seulement il leur sembla à toutes deux qu'elles étaient vraiment malheureuses : M<sup>me</sup> Wolff, qui avait déjà tant pleuré, trouva de nouvelles larmes plus amères qu'aucunes autres, et Thérèse, qui ne pleurait pas, sentit son cœur broyé par l'angoisse.

Elle s'habilla rapidement, serra plusieurs fois la tête chérie de la pauvre affligée sur son cœur, et s'éloigna enfin, répétant pour laisser une espérance derrière elle :

— A demain, sans faute ; à demain, maman.

Oh ! qu'il y a des moments cruels dans la vie, des minutes, des mots, des gestes dont le souvenir déchirant ne peut plus s'oublier. Thérèse emportait dans son cœur l'image ineffaçable de sa mère, debout dans l'encadrement de la porte, pâle, sans voix, et lui envoyant de la main un adieu qui était comme une suprême bénédiction.

Cette fin de journée devait être encore employée par la jeune fille à une installation. Sa chambre chez M<sup>me</sup> d'Azir était petite et donnait sur une cour ; mais elle était claire, isolée des autres, et Thérèse s'y sentit tout de suite à l'aise. M<sup>me</sup> d'Azir l'avait meublée simplement, mais avec goût, et y avait même ajouté quelques meubles dont l'usage serait agréable à une jeune fille habituée à vivre dans une situation meilleure.

— Que vous êtes bonne, madame ! lui dit Thérèse en constatant cette attention, et que je désire vous rendre tout cela en affection et en dévouement !

M<sup>me</sup> d'Azir était en effet très bonne, mais d'une faiblesse déplorable ; c'est à cette faiblesse que Thérèse devait de ne pas encore avoir vu son élève le jour où elle s'installait pour prendre ses fonctions d'institutrice, et alors qu'elle avait fait plusieurs tentatives pour être présentée à Henriette. Maintenant, cette rencontre redoutable ne pouvait plus tarder beaucoup, et Thérèse se sentait un petit frisson d'épiderme au moindre bruit dans la maison. Était-ce l'ennemi qui s'avancait ?

Ce fut un peu avant le dîner seulement que les deux jeunes filles se trouvèrent en présence, dans le salon-bibliothèque où avait été reçue Thérèse à sa première visite.

Quand elle y entra, Henriette tournait le dos à la porte ; mais, de la place qu'elle s'était choisie, elle voyait dans la glace tout ce qui se passait dans la pièce. Elle avait seize ans à peine et n'était pas encore une jeune fille, bien que ce ne fût plus certes une enfant. Les petites Parisiennes de cet âge en remontreraient souvent à de plus vieilles, et Henriette, sous la broussaille de ses cheveux blonds, avec sa longue tresse dans le dos, ses yeux noirs bien ouverts, son menton volontaire et le battement d'ailes que la moindre émotion imprimait aux narines roses de son petit nez en l'air, n'était certes

pas une ennemie à dédaigner. Du reste, ce n'était point en ennemie que Thérèse l'abordait ; elle se sentait toute prête à l'aimer, étant à l'âge où le cœur se donne facilement, et ayant surtout à cette heure grand besoin de s'attacher à quelque chose qui la sortit d'elle-même.

— Henriette, dit M<sup>me</sup> d'Azir d'une voix lasse, car elle redoutait une scène, un éclat quelconque, voici M<sup>lle</sup> Wolff qui veut bien me remplacer là où je ne puis te suivre.

Henriette se retourna tout d'une pièce et considéra un instant en silence celle qu'on lui présentait ainsi : ce premier regard fut dur, les sourcils s'étaient contractés, la mine éveillée et spirituelle avait pris quelque chose de hautain, et Thérèse, qui allait lui tendre les deux mains pour l'attirer à elle, vit que toute démonstration affectueuse devait être remise à plus tard.

— Bonjour, mademoiselle, dit Henriette brusquement ; puis, non moins vite, elle reprit sa place sur la petite chaise basse, en face de la cheminée, les coudes sur les genoux, et affecta de continuer avec son frère la conversation interrompue.

Thérèse, debout au milieu du salon, se demandait ce qu'il fallait faire et où elle pourrait bien se cacher pour échapper à la gêne qui la gagnait ; un sourire moqueur courait sur les lèvres incolores du bossu et, dans la glace, deux yeux noirs plongeaient impertinemment jusqu'à l'image de Thérèse, qui, avisant un angle de la pièce d'où elle échapperait à l'examen de son élève, s'y réfugia aussitôt.

La guerre était déclarée à la pauvre institutrice, décontenancée, et Henriette, fière d'un premier avantage, voulut continuer. La conversation à demi voix avec son frère ne suffisant plus à son impertinence, elle se mit à lui parler anglais. Philippe lui répondit aussitôt en russe quelques mots pris au hasard, car il ne connaissait pas la langue.

Thérèse se sentit sur un bon terrain pour reprendre l'avantage et, avançant un peu son siège afin de n'être pas obligée de professer à haute voix, elle dit à son élève avec une grande douceur :

— Mademoiselle Henriette, vous venez de faire une grosse faute d'anglais et, comme je pense qu'il rentre dans mes attributions de vous en avertir, je vous la signale. Il faut dire *to* et non *at* dans ce cas.

— Vous savez l'anglais ? demanda Henriette sans se retourner.

— Tout le monde le sait, riposta Thérèse avec une petite moue dédaigneuse très marquée.

Cette fois, Henriette se retourna, cherchant une impertinence à dire ; mais, comme elle était vexée et humiliée, elle ne trouva rien et devint très rouge.

— Touchée ! lui dit le bossu en ricanant.

Et il ajouta, en se tournant vers Thérèse :

— Savez-vous aussi bien le russe ? C'est très chic en ce moment.

Il voulait venger sa sœur.



Thérèse répondit :

— Je le parle couramment, mais je l'écris mal.

— Eh ! bien, avez-vous quelque chose à critiquer dans ce que j'ai dit tout à l'heure ?

— Vous n'êtes pas mon élève, monsieur, répondit-elle tranquillement.

— Touché ! cria Henriette en battant des mains, heureuse de rendre à Philippe la monnaie de sa méchante pièce.

Et, abandonnant sa place, elle vint s'asseoir sur un tabouret près de l'institutrice.

Le bossu fronça le sourcil et se mordit les lèvres, mais il ne répondit rien.

— *Gracia figluola mia*, dit Henriette à Thérèse, continuant cet étalage de mots étrangers.

Celle-ci, sentant qu'il fallait s'imposer à ce couple impertinent, demanda à son élève ?

— Désirez-vous apprendre l'italien ?

— Mais je le sais, reprit M<sup>lle</sup> Duplay-d'Azir d'un air suffisant.

— Vous connaissez peut-être l'italien des rues, mais à coup sûr vous ne savez pas celui de la bonne société, sans quoi vous eussiez dit autrement : *figluola* est commun.

Et Thérèse, de sa voix chantante, redit la phrase telle qu'elle devait être dite, et avec le plus pur accent toscan.

— Ah ça, riposta Henriette, de plus en plus irritée, vous avez donc roulé par toute l'Europe pour en connaître ainsi toutes les langues ?

Roulé par toute l'Europe ! l'enfant devenait grossière, et Thérèse avait senti comme une pointe

lui entrer dans le cœur; ce fut d'une voix ferme mais profondément triste, qu'elle répondit :

— Oui, mademoiselle, j'ai vécu dans bien pays, et, si vous voulez, je vous apprendrai un peu de japonais; c'est aussi à la mode en ce moment que le russe.

— Et à quel titre voyageiez-vous... aussi loin reprit Philippe.

— Mon père était dans les ambassades, répond Thérèse.

— Il y a même fait une fin héroïque, ajouta, derrière les causeurs, une forte voix que Thérèse ne connaissait pas.

Elle se retourna et se trouva en présence de M. Duplay-d'Azir, qui, grâce au tapis, était entré sans qu'on l'entendit, et écoutait depuis un moment la conversation engagée entre Thérèse et ses enfants.

Thérèse s'inclina gracieusement devant lui, et, d'une voix altérée par une soudaine émotion, lui dit simplement :

— Merci, monsieur.

Henriette se mordit les lèvres; elle avait un vague remords d'avoir peiné Thérèse, maintenant qu'elle comprenait la nature de cette peine; quant à Philippe, il s'en tira par un de ces éclats de rire stridents qui faisaient toujours sursauter sa mère.

— Madame la baronne est servie, clama le valet de chambre en ouvrant la porte à deux battants.

G. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

## MATIN TOSCAN

*Un ciel bleu, mais du bleu tendre et doux des pervenches,  
Un soleil aux rayons doux comme des baisers,  
Et partout des buissons faits d'églantines blanches  
Avec de fins reflets rosés.*

*Et ce délicieux et calme paysage  
De soleil, et d'azur, et de fleurs, a pour voix  
Une brise qui vient de la prochaine plage,  
A travers l'ombre d'un grand bois.*

*Elle a pris, cette brise, à la mouvante houle,  
Cette fraîcheur joyeuse et cet arôme amer.  
Elle a pris, aux grands pins, ces parfums qu'elle voule,  
Mêlés aux senteurs de la mer.*

*Et cette brise vient chanter dans les feuillées  
Des orangers pleins d'or et des verts citronniers,  
Et le platane, avec ses branches dépouillées,  
Frémit de frissons printaniers...*

PAUL BOURGET.

Campagne toscane.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

La fête que nous célébrons le 1<sup>er</sup> novembre ne peut laisser personne indifférent. Elle est à la fois celle des élus, et celle de tous ceux que nous pleurons et qui nous ont devancés dans le mystérieux au-delà. La nature, toujours en accord avec la religion, l'entoure d'une poésie triste qui ajoute encore au charme de sa mélancolie, pleine d'enseignements pieux. A cette époque, il est d'usage d'aller porter des souvenirs sur les tombes; aussi les cimetières sont-ils envahis par de nombreux visiteurs.

La mode se mêle même de ces tristes présents; en dehors des fleurs naturelles, les couronnes en biscuit et en porcelaine peinte semblent-elles obtenir, cette année, un succès balançant un peu celui des admirables travaux, en fines perles, de ces dernières années. Les feuillages en celluloïd atteignent parfois la perfection dans l'imitation. On en compose des gerbes, des coussins, des cœurs, des croix, des couronnes et des guirlandes. Mais, incontestablement, rien ne vaut les fleurs naturelles, dont il faut se hâter de profiter encore avant le froid, la pluie ou la neige, qui ensevelit tout sous son blanc manteau.

En général, il est mieux de choisir des fleurs blanches, mauves ou violettes, que des fleurs de couleurs vives. Et, là comme partout, il est bon de ne rien surcharger, si on a le goût du beau et du bien.

Ce triste sujet m'amène tout naturellement à parler du deuil, que l'on porte à présent beaucoup moins sévèrement qu'autrefois.

Le châle long ne se met presque plus, même pour un très grand deuil. On se contente, à la place, de porter des collets, des capes, des mantos ou des jaquettes en drap noir, uni ou garni de crêpe anglais.

Rares sont aussi les personnes qui, maintenant, conservent le grand voile sur le visage, même un mois ou six semaines. On porte presque de suite ce voile en arrière, ne gardant sur le visage que la petite voilette en tulle uni bordé de crêpe.

Les jupes ont une telle ampleur qu'on renonce également à les garnir. On les choisit en beau lainage un peu bourru, genre crêpon de préférence; et on réserve pour les corsages les ornements : bretelles, draperies, fichus, berthes, etc., en crêpe anglais.

Les manches, — mais ceci ne regarde pas seulement les personnes en deuil, — se font extrêmement longues. Toutes retombent très avant sur la main, ce qui, en

dehors de la grâce, est infiniment pratique pour la saison d'hiver dans laquelle nous entrons.

Le noir et le blanc mêlés primeront comme de demi-deuil. En pékin satin et velours on fera, en ces deux tons, des choses ravissantes, tout à fait distinguées, que bien des femmes adopteront même sans être en deuil.

On fera de ravissants corsages en velours caméléon, à filets de couleurs vives formant divers carreaux écosais. Ces corsages, très ajustés du dos, formeront toujours blouses devant, mais le pli, l'unique pli, si à la mode cet été, sera remplacé par deux plis, s'ouvrant en cœur pour laisser entrevoir un joli intérieur recouvert de broderie, de dentelle ou d'une étoffe de fantaisie assortie de style et de nuance au tissu du corsage. J'ai vu ainsi, dans de très bonnes maisons, des modèles tout à fait jolis, appliqués avec non moins de succès aux corsages faisant partie d'une robe entière, qu'aux blouses séparées.

La plume commence à remplacer la mousseline de soie pour les tours de cou, du moins à la ville; car, pour le théâtre et le bal, la mode est de plus en plus aux boas bleu, rose, marine, jaune et vert pâle, en ce vaporeux tissu. La plume est comme l'intermédiaire entre la fourrure et ce rien délicieux, si seyant au visage, que l'on a porté tout l'été.

Les tours de cou de cet automne affectent quelquefois la forme de cols Valois ou Médicis. Ils diffèrent de ceux de la belle saison en ce sens qu'ils n'ont pas de pans en dentelle, et se ferment tout bonnement en rond, par une agrafe. Lorsqu'il ne fait pas tout à fait assez froid pour supporter la fermeture hermétique de ce qu'on pourrait appeler un pare-névràlgie, on l'ouvre, et on le maintient ainsi par deux jolies épingles en bijouterie piquées à chacun des bouts du tour de cou.

Les grands gants en tricot de laine blanche commencent à remplacer les gants de fil d'Ecosse blanc, si en faveur cet été. Ils se font dans toutes les dimensions et pourront même se mettre par dessus des gants en peau accompagnant une manche courte ou demi-longue.

La mode des gants de laine blanche, adoptée par les hommes l'année dernière, semble devoir persister cette année avec un regain de succès. On ne peut qu'y applaudir.

MARIE-BERTHE.

Le numéro de l'Édition hebdomadaire du 19 octobre contient un Album de travaux qui donne les travaux suivants : Serviette à thé entourée d'une broderie au point de croix, avec fleurs en cretonne appliquées dans les angles. — Pavillon de ciboire en satin blanc, broderie de paillettes et de fil d'or — Ecran vide-poche. — Feuille de paravent, fleurs faites de guipure teinte. — Chaise Henri II, garni de drap brodé et de jeux de glands.

Prix du numéro : 1 fr.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 11.)

NOVEMBRE 1895.



## VISITES DANS LES MAGASINS

Nous ne louerons jamais trop la coupe des corsets de M<sup>me</sup> Emma Guelle. Satisfaire l'hygiène et la coquetterie est un problème difficile que M<sup>me</sup> Guelle a résolu, au grand contentement des mères de famille et de toutes les jeunes femmes coquettes ou simples. Le busc incassable est une invention parfaite; souple quoique ferme, il se prête à tous les mouvements, sans craindre qu'il se casse et soutient suffisamment.

La coupe du corset-cuirasse allonge la taille, et par cela même, lui donne de la sveltesse, l'arrondit et dégage les hanches. Le coutil en soie, de couleurs à la mode, qu'emploie M<sup>me</sup> Guelle est d'une grande solidité et d'une coquetterie charmante; il ne se double pas, ce qui lui laisse sa souplesse, et reçoit baleines et ressorts, posés avec une entente parfaite de la taille. Bien corsetée, la couturière habillera d'une manière irréprochable, car mieux vaut porter une robe de laine allant très bien, qu'une robe de satin laissant à désirer.

L'heureuse invention de M<sup>me</sup> Guelle, les coussins creux, dissimulent les imperfections de la taille; ils ont valu à cette corsetière en renom diplômes et médailles aux différentes expositions.

Pour les fillettes, le corset à épaulières les oblige à se tenir droites en écrivant et en étudiant le piano, sans les fatiguer et sans pression.

M<sup>me</sup> E. Guelle habite 3, place du Théâtre-Français.

La gravure coloriée que vous apportez votre journal vous montre, mesdemoiselles, des pardessus et des robes que votre habile couturière, M<sup>me</sup> Thirion, a créés à votre intention. Vous jugerez du goût qui a présidé au choix des garnitures, des étoffes et quelle grâce ont ces façons si diverses. M<sup>me</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, vous habille particulièrement bien; elle sait ce qui convient à votre jeunesse, ce qu'il faut donner d'élégance simple et d'originalité de bon goût à vos toilettes; elle a la mesure juste de ce qu'il vous faut: la mode sans exagération, sans excentricité surtout. Puis elle sait mettre ses prix en rapport avec vos bourses. Quant au travail, on ne peut désirer mieux: à 80 fr., M<sup>me</sup> Thirion fait de charmantes robes en lainage; à 100 fr., la garniture en soie ou velours tout à fait élégante; à 120, 150 et 200 fr., des robes en soie d'une très avenante élégance.

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, l'inventeur de la teinture des robes sans les découdre, mérite à tous égards le succès que lui fait sa fidèle clientèle. Non seulement les teintures sont parfaites, noire ou de couleurs, mais cette invention a apporté une économie réelle dans notre budget. Lainages, soieries et velours sont parfaitement réussis, conservant la souplesse naturelle et le brillant de l'étoffe neuve. C'est grâce aux perfectionnements apportés dans l'outillage que l'on doit ces belles teintures qui permettent d'employer une étoffe reteinte, qui fera autant d'honneur qu'un tissu neuf. Ne prenez donc pas la peine de découdre vos robes et vos confections; envoyez-les telles quelles à la Teinturerie Européenne, qui vous les renverra dans la couleur choisie et fraîches comme si elles sortaient de chez la couturière.

Parfait aussi le nettoyage des uniformes de collégien, des habillements bourgeois et militaires.

Quant aux tentures murales, aux rideaux et portières, on ne peut apporter un plus grand soin dans

le nettoyage, et la teinture est parfaitement réussie.

Très belles sont les tapisseries de la maison Lefèvre et Cabin, successeurs de Sajou, 74, boulevard de Sébastopol. Quels jolis dessins, quelle composition artistique et quel harmonieux coloris! Voici des fauteuils et des chaises de styles Louis XV et Louis XVI, des chaises de salle à manger Henri II et Louis XIII, qui donnent le désir de travailler pour s'entourer d'un luxe qui sera dû au labeur des heures de loisir.

La maison Lefèvre et Cabin a aussi quantité de meubles volants: paravents, X, tables, banquettes, écrans de toute sorte qui trouvent place dans tous les salons. Les uns sont en soie décorée d'une jolie broderie de fantaisie; les autres, en tapisserie, en appliques, avec de scintillantes paillettes qui font le plus charmant effet. Après ces ouvrages de premier choix, désignons comme très coquets ces poches, ces tapis, ces dessous de vase et de lampe dont la variété est grande. Pour les fillettes, nombre de gentils travaux en drap perforé qui flatteront leur amour-propre, l'ouvrage achevé et donné.

Un grand choix de linge de table: services à thé, napperons, chemins de table brodés aux points bulgare, slave, Holbein et de croix.

La saison pluvieuse nous oblige à chercher des vêtements confortables et de forme élégante pour préserver notre toilette des souillures de la rue: boue, averse, etc., etc. Tous ceux inventés n'ont pas contenté le goût, et il était réservé à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, Trolet-Masson, successeurs, de trouver des façons coquettes et plaisantes, des tissus imperméables qui permettent aux femmes de sortir sans crainte des averse, enveloppées dans un pardessus aussi élégant qu'une confection; la tournure de la femme n'y perd rien de son élégance; elle conserve sa grâce, et cela parce que la coupe de cette maison est excellente. Les tissus imperméabilisés sont beaux et d'excellente qualité; on peut choisir la couleur en demandant des échantillons.

Pour nos abonnées, la maison d'Anthoine est particulièrement obligeante. Grand'mères, jeunes femmes, jeunes filles et enfants trouveront dans le manteau imperméable un vêtement pratique sous tous les rapports et sans l'odeur désagréable des tissus caoutchoutés.

L'Eau dentifrice du docteur Pierré est d'une excellente hygiène pour la denture. Non seulement elle conserve la blancheur et l'éclat à l'émail, mais les lui rend si, par des causes diverses, il a été terni. La carie est arrêtée aux dents qui en sont atteintes et les autres en sont préservées. Sous son action, les gencives se raffermissent et empêchent le déchaussement des dents. Ce dentifrice est indiqué par les spécialistes comme l'un des meilleurs dont on puisse faire usage. L'employer régulièrement assure de conserver les dents saines jusque dans un âge avancé.

La Pommade Philocômé veloutée de M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura), est recommandée pour la guérison des maladies du cuir chevelu qui amènent la chute des cheveux et leur décoloration. Composée avec des plantes spéciales et des matières de première qualité, cette Pommade s'emploie avec efficacité dans les cas suivants: quand les cheveux tombent uniformément ou par places. Ecartez les che-



veux avec soin, puis frictionner tout le cuir chevelu avec la Pommade; pour les places, les enduire légèrement tous les deux jours, le soir en se couchant. Après la troisième réapplication, arrêter huit jours, puis recommencer. Sous son influence apparaîtront bientôt de légers duvets ramenés à la couleur naturelle. Les personnes dont les cheveux ne tombent pas conserveront, en faisant usage du Philocôme velouté, une chevelure brillante et souple. Il prévient la décoloration chez les personnes d'un certain âge. Franco contre 2 francs, en mandat-poste de préférence, ou 2 fr. 10 en timbres de 15 centimes. Adresser les demandes à l'inventeur, M. Grandelément, pharmacien-chimiste à Orgelet (Jura).

C. L.

Quand arrivent les premiers froids, les épidermes frais et délicats ont particulièrement besoin d'être protégés. La *Crème Alexandre* est, jusqu'à présent, le dernier mot du progrès. Nous ne saurions trop recommander cet excellent produit préparé d'après les plus récentes découvertes de l'hygiène et de l'histologie.

Exclusivement composée d'éléments purs et rationnels, la *Crème Alexandre* défie toutes comparaisons. En toute saison, elle maintient au teint l'éclat et la fraîcheur des années printanières, et, pendant l'hiver, elle prévient et supprime les rougeurs, les rugosités et les gerçures.

Si on a la précaution d'en enduire ses mains, on évitera les engelures et les crevasses si redoutables pour les jeunes filles.

La parfumerie Alexandre l'expédiera, franco seulement pour nos lectrices, au prix de 2 fr. le pot.

## REVUE PARISIENNE

Nous venons de voir les jolis tissus haute nouveauté créés par la maison *Roullier frères*, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, pour la saison d'hiver; nos abonnées trouveront dans cette excellente maison les plus jolis tissus de laine et de soie que l'on puisse imaginer; comme elle fabrique elle-même et qu'elle vend directement, sans intermédiaire, on est certain d'avoir de magnifiques tissus dans de très bonnes conditions; nous donnons ci-dessous la nomenclature d'un certain nombre de ces tissus :

*Zibeline de montagne*, 10 fr. 25 le mètre; largeur, 1 m. 30; beau tissu mélangé, un peu rugueux, formant rayure. Se fait en fond noir rayé gris, fond grenat, fond mousse, fond marron. *Zibeline boutons*, 5 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 30. Se fait en deux bleus marine, mordoré, grenat, marron, vert mousse, prélat. *Zibeline rayée*, 10 fr. 25 le mètre; largeur, 1 m. 20. Se fait en rouge, en bleu marine, en beige, en marron, en prune; *Zibeline brochée*, 8 fr. 25 le mètre; largeur, 1 m. 20. Se fait en brique broché noir, mousse broché noir, prune, marron clair toujours broché noir. *Brochés tissés*, 6 fr. 50 le mètre; largeur, 1 m. 30. *Caniche pour confections*, 10 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 30. *Cheviot anglaise* entièrement garantie, 7 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 30; ces trois derniers articles ne se font qu'en divers coloris de bleu marine. *Craquelé mohair* très solide, 7 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 20. Se fait en deux tons de marine, en bois de rose, marron, prune, vert mousse. *Bengaline*, broderie noire, 6 fr. 75 le

mètre; largeur, 0 m. 54. Jolie soierie brochée qui se fait de deux tons : marine et noir, rouge et noir, vert et noir, mordoré et noir, aubergine et noir, vieux bleu et noir. *Pékin, impression sur chaîne*, 10 fr. 50 le mètre; largeur, 0 m. 54. Se fait en cinq coloris. *Gismonda*, 5 fr. 90 le mètre; largeur, 0 m. 54, jolie soie glacée. Se fait en onze coloris. *Faille, dessin broderie*, 11 fr. 75 le mètre; largeur, 0 m. 54. Se fait en six coloris, dont deux fonds clairs et quatre fonds foncés. *Faille, impression kaschmyr filets satin*, 9 fr. 75 le mètre; largeur, 0 m. 54. *Cristaline*, 5 fr. 25 le mètre; largeur, 0 m. 54. Se fait en onze coloris, dont quatre en fonds clairs. *Bengaline, rayure brochée*, 4 fr. 90 le mètre; largeur, 0 m. 54. Se fait en sept coloris clairs.

Demander échantillons de tous ces tissus directement, et de notre part, à MM. *Roullier frères*, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, avec prière de ne pas les garder plus de deux à trois jours.

L'emploi régulier de la *Crème Simon* est le seul moyen de conserver au teint son éclat et sa fraîcheur, de le rendre uni et satiné, d'empêcher les gerçures et d'effacer les rides et les rougeurs de la peau. Le suave parfum de la *Crème Simon* contribue beaucoup aussi à son succès, car ce parfum, d'une finesse extrême, adhère au tissu dermal et lui communique un charme que rien ne saurait égaler.

C'est donc vraiment un produit d'une sérieuse valeur qu'on adopte dès qu'on en fait usage. Maison *J. Simon*, 13, rue Grange-Batelière, et chez les parfumeurs, Province et étranger.

La chaussure, qui joue un si grand rôle dans la toilette, doit être l'objet de tous nos soins; aussi, devons-nous choisir nos fournisseurs et ne pas acheter cet article au hasard. La maison *Poivret*, dont nous avons déjà parlé, ne fabrique que des chaussures de première qualité et d'une élégance incontestable. Ses formes sont celles des plus grands cordonniers, et la différence existe seulement dans les prix, qui sont beaucoup plus modérés. Cet avantage s'explique facilement lorsque l'on sait que M. *Poivret* a des ateliers admirablement organisés où sont faites toutes les chaussures qui sont vendues dans ses maisons de détail : 32, rue des Petits-Champs et 84, rue du Bac. Il réalise, par ce moyen, une économie très grande dont profite sa clientèle.

Un catalogue illustré, envoyé franco, permet de faire son choix à distance.

## ALCOOL DE RICQLÈS, NOUVELLES RÉCOMPENSES

Nous apprenons sans surprise que l'*Alcool de menthe de Ricqlès* vient d'avoir de nouveaux triomphes : Grand prix à l'Exposition universelle de Bordeaux; médaille d'or à l'Exposition universelle d'Amsterdam. Comment ce cordial n'obtiendrait-il pas tous les succès, tous les honneurs ! Les médecins sont unanimes à le recommander pour faciliter les digestions, calmer les migraines, rétablir la circulation du sang, en un mot régulariser les fonctions de l'organisme. La coquetterie l'adopte comme dentifrice incomparable. Dans les soirées, les maîtresses de maison l'emploient comme



la plus agréable et la plus hygiénique des boissons. De tels services, aussi étendus qu'indiscutables, rendent le monde entier tributaire de l'*Alcool de menthe de Ricqlès*.

\*\*\*

Le procédé de M. Méricot pour faire disparaître les rides et les flétrissures de la peau diffère absolument de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Il n'emploie ni crème ni pommade, mais simplement

un rouleau brossier disposé de façon à atteindre tous les contours du visage. Ce massage, auquel on peut adjoindre l'électricité, arrive en très peu de temps à tonifier et à fortifier l'épiderme, de telle sorte que la peau reprend toute sa souplesse et sa fraîcheur naturelle.

M. Méricot démontre gratuitement, tous les jours, à son cabinet, 14, rue du Helder, la manière de se servir du rouleau brossier, et il envoie sa brochure franco.

#### COURS ÉLÉMENTAIRE ET SUPÉRIEUR DE PIANO

Par M<sup>me</sup> Ducasse, 86, rue d'Assas

M<sup>me</sup> Ducasse, élève de F. Liszt, Henri Herz et Mabellini, professeur enseignant à Paris, depuis 1873, nous charge d'informer nos abonnées qu'elle rouvrira ses cours élémentaire et supérieur de piano, ainsi que ses leçons particulières, à partir du 1<sup>er</sup> novembre.

Nous profitons de l'occasion pour informer nos lectrices que M<sup>me</sup> Ducasse vient d'ajouter à ses cours de piano un cours élémentaire de théorie musicale, précédant l'étude du piano, pour les enfants depuis l'âge de cinq ans.

M<sup>me</sup> Ducasse, patient professeur, et excellente pianiste, a formé, dans sa déjà longue carrière d'enseignement, bon nombre de bonnes artistes et de brillantes exécutantes. La méthode dont elle est l'inventeur lui permet d'initier à son art les sujets les moins doués et en faire en peu de temps des élèves remarquables.

#### EXPLICATION DES ANNEXES

##### GRAVURE DE MODES n° 5066

Modèles de M<sup>me</sup> Thirion, boulevard Saint-Michel, 47  
Manteaux d'enfants de M<sup>me</sup> Taskin, rue Ménars, 2  
Robe de baby de M<sup>me</sup> Dambourgez-Allard, rue Meslay, 40

PREMIÈRE FIGURE. — Petit manteau en drap blanc, avec petit collet découpé à pointe devant et derrière, et faisant épaulette carrée à l'emmanchure; pointe de guipure bise, ornant le collet bordé de fourrure; collier de fourrure; manche à poignet évasé sur la main, orné de pointes de guipure et bordé de fourrure.

DEUXIÈME FIGURE. — Costume en lainage broché. Corsage tailleur, fermé par un seul bouton à la taille sur un gilet de velours, uni dans le bas et recouvert dans le haut d'un bouffant de dentelle écru; revers et manches de velours; nœud de velours à pans flottants, posé à la taille (1).

TROISIÈME FIGURE. — Longue redingote de drap loutre, à pince couverte d'un biais piqué terminé en pointe; les coutures, dans le dos, sont ornées de même; col et grands revers de fourrure; manche à poignets de fourrure.

QUATRIÈME FIGURE. — Petite robe en étamine bise, posée sur un dessous de taffetas rose pâle, ornée d'engrèlures de petits rubans comète et d'un cordon de point à la croix; empiècement carré, avec broderies en long alternées de petits rubans, comme au bas de la jupe; choux de comète de chaque côté; manche froncée dans un poignet disposé comme l'empiècement (2). Voir page 3, Album de ce mois, le détail du point à la croix et de l'engrèlure.

CINQUIÈME FIGURE. — Jaquette croisée, avec grand revers, faisant col rond derrière, piqué au bord; poche fendue en fer à cheval; manche plissée à l'emmanchure, ornée d'une double piqûre à hauteur d'un parement (3).

SIXIÈME FIGURE. — Collet de velours en dix côtes, le col évasé tenant à chacune des parties du collet; passementerie avec pluie de jais sur les coutures, bord de plumes autour du col (4).

SEPTIÈME FIGURE. — Manteau en drap velours pour fillette, ouvert sur le côté, avec pattes de passementerie posées en biais; collet fermé en biais, orné d'un

cordon de passementerie et bordé de skung; manche garnie de même; col assorti.

HUITIÈME FIGURE. — Jupe de drap ornée sur l'ourlet de plusieurs rangs de petites ganses, venant se perdre sous un large pli orné d'une baguette de passementerie terminée par un trèfle; corsage à basque gonflée, fermée par des brandebourgs; manche ornée d'une patte rappelant celle de la jupe.

##### MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M<sup>me</sup> Larousse, 12, rue Lécluse.

CHEMIN DE TABLE, toile bise et filet brodé. (Voir le détail du travail à fils tirés et l'explication page 8, Album de novembre.)

##### PETIT MODÈLE COLORIÉ

DESSOUS DE THÉIÈRE, carré guipure à fils tirés, appliqué sur un dessous de soie cerise tendu sur un carton bristol. Double rang de dentelle autour du carré de toile et autour du carré de soie.

##### PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de la maison Lefèvre-Cabin, Boulevard de Sébastopol, 74

Et de M<sup>me</sup> Dambourgez, rue Meslay, 40

Etui à lorgnon. — Pelote-rouleau. — Porte-lettres, porte-montre. — Semainier. — Dessous de lampe. — Sachet. — Porte-goûter, parachute — Dessus de clavier.

##### ONZIÈME ALBUM

Capote-béguin pour baby. — Chemin de table. — Collet à capuchon. — Valérie. — Tablier à thé. — Pochette à ouvrage. — Motif broderie pour semé. — Dessin, point à la minute, pour robe de baby. — Disposition point de croix et rubans, petite robe en étamine de la gravure coloriée. — B N. — Eulalie. — Serviette à œufs. — G S, avec guirlande. — Marie. — A M, avec couronne. — Chemin de table (dessin chrysanthèmes). — Coussin, point de Hongrie. — Valente. — Laure. — Serviette à marrons. — Mouchoir. — P J. — E T. — Henriette. — Dessous de lampe. — Détail, travail à fils tirés du modèle colorié.

##### PATRON DÉCOUPÉ

TABLIER A THÉ, page 2, Album de novembre.

(1, 2, 3 et 4) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ces patrons les 9 et 16 novembre.



# SEULETTE



Un soir du mois d'août de l'an 1378, le roi Charles le Sage, venant d'ouïr les vespres, en son hôtel Saint-Pol, traversait la galerie qui conduisait de la chapelle à sa grand'chambre de retrait. Ses pieds, chaussés de mules de velours, n'éveillaient nul bruit sur les dalles, et dans l'ombre, qui, vers cette heure tardive, envahissait la galerie, le costume noir du roi ne se détachait pas.

Soudain il s'arrêta; un son très doux venait de frapper son oreille. C'était, sur un rythme lent, et psalmodié plutôt que chantée, une ballade au refrain monotone. Pourtant, la voix qui chantait était pure et fraîche; on eût dit qu'elle émanait de quelque esprit subtil, enfermé par mégarde entre ces murs austères, et voici ce qu'elle disait :

Seulette suis, et seulette veuil estre,  
Seulette m'a mon doux ami laissée,  
Seulette suis, sans compagnon ne maistre,  
Seulette suis, dolente et courroucée,  
Seulette suis, en langueur malvaïsée,  
Seulette suis plus que nulle esgarée,  
Seulette suis sans ami demeurée.

Le roi Charles s'approcha et distingua, dans un angle obscur de la pièce, à demi cachée par le rebord gigantesque de la haute cheminée « chargée de treize grands prophètes et d'autant d'animaux bibliques », la forme charmante d'une toute jeune fille, qu'il reconnut aussitôt.

C'était la demoiselle Christine, fille du célèbre Thomas de Pisan, docte personnage et astrologue particulier du roi, qui l'avait fait venir d'Italie quelques années auparavant, et qui témoignait d'une confiance absolue en ses avis et prédictions.

Christine de Pisan avait alors quatorze ans; le sang ardent d'Italie qui coulait dans ses veines, avait déjà fait éclore toute la fleur de sa beauté. Ses cheveux noirs, encadrant son visage de leurs ondes soyeuses, retombaient en nattes sous le léger voile de ses atours. Ses yeux, très allongés, avaient cette douceur caressante particulière aux races du Midi, mais lorsqu'un éclair joyeux les traversait, ils donnaient à toute sa physionomie une expression de vivacité surprenante, et de ces lèvres délicates, qu'on eût dit faites seulement pour le sourire discret d'une très sage demoiselle, s'échappaient des paroles pleines de sens, des citations savantes qui n'eussent point déparé la conversation d'un docteur en Sorbonne. C'est que Christine était aussi instruite que belle, savait le latin autant qu'homme d'église, et les ballades, rondels et virolas qu'elle composait faisaient les délices de la cour.

Le roi, qui depuis le jour où Thomas de Pisan lui avait présenté au Louvre sa fille âgée seulement de cinq ans, avait vu grandir et se développer sous

ses yeux ce jeune esprit, le roi Charles s'approcha vivement de Christine et lui prenant la main :

— Qu'est-ce, ma gentille amie? dit-il; que signifient ces grandes lamentations? Seulette, dites-vous! Vous ne le serez jamais tant que notre amitié aura le droit d'y pourvoir.

— Las, monseigneur, répondit la jolie Christine, j'ai fort sujet d'alarmes, et cette ballade morose n'est que le résumé de toutes mes tristesses. Mon père se refuse à solliciter de vous la seule grâce qui me soit précieuse.

— Point n'est besoin de l'entremise du sire de Pisan, vous pouvez parler et nous voici tout prêt à vous écouter, damoiselle. Mais, attendez, je crois avoir deviné, avant même que vous ayez eu la peine de plaider votre cause. Semblable maladie de langueur, que je vois peinte en vos beaux yeux, m'a été révélée aussi par les gestes dolents et la mine attristée de mon jeune secrétaire, messire du Chastel. Ne serait-ce point qu'atteints du même mal, vous ne sauriez être guéris qu'ensemble?

A ces mots, Christine rougit et répondit en inclinant la tête :

— Vous dites bien, sire; mais mon père a lu dans les astres que ma destinée serait sombre au bras d'un tel guide, et, par crainte et affection paternelles, il refuse de souscrire à nos vœux.

Le roi devint songeur; la raison qu'invoquait le sire de Pisan était bien faite pour l'impressionner, car, dans ce siècle crédule, nul plus que Charles le Sage n'attachait foi et respect aux prédictions des astres. Mais, n'était-ce pas deux astres aussi, ces prunelles brillantes, humides de l'éclat d'une larme, qui fixaient sur lui leur rayon suppliant? Il promit à Christine d'en conférer avec son père; et, se confinant dans sa grand'chambre de retrait, envoya sur l'heure quérir son astrologue.

Leur conversation fut longue et sans doute de bien graves discours y furent échangés. Cependant, la cause des deux jeunes gens triompha à la fin du mauvais vouloir des étoiles, car la semaine suivante, dans la chapelle même du palais, le roi présidait au mariage de Christine de Pisan et de son jeune secrétaire, le sire du Chastel.

## II

Les astres n'ont pas toujours tort. Si le bon roi Charles avait pu, à quelques années de là, jeter un regard d'outre-tombe sur l'intérieur d'une vieille maison de la rue des Blancs-Manteaux, il eût amèrement regretté sa complaisance passée et le mépris en lequel, une seule fois dans sa vie, il avait tenu les avertissements célestes.

Là, dans une pauvre chambre à peine meublée, à la lueur d'une lampe fumeuse, il aurait vu sa mie



Christine la jolie, devenue épouse et mère, écrivant sur une table, entre deux couchettes d'enfants; parfois soupirant, soufflant sur ses doigts qui s'engourdisaient, et ayant de grands frissons sous son surcot d'écarlate, reste soigneusement gardé des anciennes splendeurs.

C'était la nuit de la Saint-Sylvestre; au dehors, la neige tombait en tourbillons, et le vent, pénétrant par l'huis mal joint de la croisée d'ogive, faisait de temps à autre vaciller la flamme triste de la lampe; les heures sonnaient une à une à l'église des Célestins; pourtant la jeune femme écrivait toujours. C'est qu'en ce manuscrit, qu'elle voulait terminer pour le lendemain, reposait toutes ses espérances pour l'année qui commençait, non des espérances de gloire et de renom, mais seulement la sécurité du pain quotidien, du pain qu'il fallait donner à ses enfants. Le sire du Chastel était mort, laissant sa femme et ses trois enfants sans ressources; Christine alors s'était mise au travail. Ces ballades, ces rondels ou fabliaux, qu'elle composait jadis pour son plaisir, elle les vendait maintenant aux seigneurs de la cour, dont ils servaient les bonnes fortunes. Le lendemain, premier janvier, elle voulait présenter comme étrennes, au duc de Bourgogne, un ouvrage considérable intitulé : *De la mutation de fortune*, dans lequel sa plume savante avait retracé les révolutions humaines depuis les temps les plus lointains.

Vers cinq heures du matin, Christine écrivit sur la dernière page le mot *fin* et, succombant à la fatigue, s'endormit, sans quitter sa place, la tête appuyée sur sa main.

Elle fut réveillée, au jour, par la douce pression de lèvres fraîches posées sur son front; elle ouvrit les yeux et sourit en voyant son fils aîné, Louis du Chastel, âgé de quinze ans, et en qui revivait toute sa beauté. Il lui semblait plus charmant encore, ce matin-là, dans son costume de page aux armes de Bourgogne. Le duc Philippe venait de l'engager à son service.

— Eh quoi, madame ma douce mère, dit le jeune homme, avec un tendre reproche, vous venez encore de passer la nuit en labeur et tourment!

— Il le fallait, mon fils, répondit-elle, mais voici l'œuvre achevée, et c'est vous qui, ce jourd'hui même, irez l'offrir à votre noble maître. J'y ai bon espoir, et ce m'est doux et non fatigant de travailler pour vous, mes enfants.

Pendant qu'elle parlait, ses deux autres enfants s'étaient rapprochés et confondaient dans ses bras leurs caresses. La seconde, une fillette de douze ans, éveillée depuis longtemps déjà, avait, pendant le sommeil de sa mère, fait sans bruit leur petit ménage et levé son jeune frère, âgé seulement de six ans.

Ils échangèrent longtemps, tous quatre, leurs vœux et leurs baisers, puis Louis du Chastel partit, emportant le précieux manuscrit.

Vers trois heures de la vesprée, Christine, n'ayant

encore reçu aucune réponse, attendait, assise auprès de la croisée, d'où son regard découvrait, au-delà des toits gris, un coin du ciel à peine doré par les derniers rayons du soleil. Elle pensait que sa vie, si radieuse en son matin, s'achèverait, ainsi que cette journée, dans la monotone tristesse d'un pâle couchant d'hiver. Elle pensait aussi que, n'ayant en ce monde d'autre attache que ses enfants que la destinée pouvait lui enlever, elle serait seule dans l'avenir et, avec une douloureuse émotion, se répétait les paroles de cette ballade, composée jadis en une heure de découragement, et qui semblait avoir été la prédiction de sa lamentable fortune :

Seulette suis plus que nul esgarée,  
Seulette suis sans ami demeurée.

Soudain des pas de chevaux résonnèrent dans la rue, une nombreuse escorte s'arrêta devant la maison et, peu d'instants après, la porte s'ouvrit devant un très grand et très puissant personnage. C'était le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, oncle du roi Charles VI et régent du royaume.

Christine s'était levée, surprise et ravie.

— Noble dame, dit le duc en s'avancant vers elle, je viens vous apporter moi-même le témoignage de l'estime et de l'admiration que m'a causées la lecture du manuscrit que vous m'avez fait tenir; et pour ce vous prouver pleinement, je vous requiers d'écrire, en même langue, l'histoire détaillée et suivie des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V, notre frère bien-aimé. Toutes facultés vous seront données pour consulter les dépôts des chartes ou archives, et tout ce qui pourra aider en quelque sorte à la tâche glorieuse que nous remettons en vos mains. Noble Christine, vous sentez-vous le courage de l'entreprendre?

— Monseigneur, répondit-elle, semblable faveur m'honore et me réjouit plus que je ne puis le dire. Oui, j'accepte l'œuvre proposée, j'y mettrai mes soins constants et ce qu'il a plu à Dieu de m'octroyer de savoir ou de forces.

Lorsque le duc se fut retiré, emportant sa promesse, Christine de Pisan, se retrouvant seule dans son humble logis, sentit son cœur battre d'une allégresse inconnue. Non seulement l'avenir des enfants était assuré, mais sa vie maintenant ne lui semblait plus déserte, animée, élargie, renouvelée par la grande figure de ce roi, l'ami de son enfance, dont elle allait redire au monde les hautes qualités.

Elle comprit que cette tâche suffirait désormais pour remplir le vide de son âme attristée, et, dans la fièvre de travail qui l'envahit, elle entrevit le pressentiment du renom glorieux que la postérité attacherait au front du charmant historien du roi Charles le Sage.

MARIE DE LACRETELLE.

FIN



## DOIT ET AVOIR

I



INIE la vie douce, irresponsable et monotone du couvent ! Il va falloir se décider, prendre parti ! Il est pourtant si commode d'être impuissant contre la volonté d'autrui, bien qu'on se révolte parfois.

Toutes les amies de mon âge, qui ont été mes compagnes pendant ces huit ou dix années, qu'elles appelaient l'exil, rentrent au foyer. Moi, je n'ai que l'incertitude, la peur d'une vie nouvelle où chacun de mes actes sera déterminé par ma volonté.

Je n'ai pas de famille. C'est la maison de mon tuteur qui va m'être ouverte, en attendant... qu'un autre se charge de moi.

J'ai vingt ans, assez de fortune pour être un bon parti. On m'a fait élever avec tout le soin et les raffinements que comporte le milieu probable où je vivrai. Ce milieu sera choisi, le mieux certainement, mais surtout le plus tôt possible. On me laissera une liberté relative quant au choix individuel, c'est-à-dire, qu'étant donné trois ou quatre candidats réunissant à peu près les conditions extérieures de position, d'éducation, de fortune, — ceci est naturellement l'affaire de mon tuteur, — je me déterminerai par le plus ou moins de sympathie que pourront m'inspirer les susdits candidats. On me donne de huit à dix mois comme extrême limite. Et, pour ne pas perdre un seul jour de ce temps si précieux, on m'expédie, dès demain, au Fougeray ; j'y suis invitée par la baronne d'Enver, belle-sœur de M<sup>me</sup> Bancelle, femme de mon tuteur.

Ici, la vie serait par trop triste ! Les Bancelle n'ont pas d'enfants, reçoivent peu et seulement des amis de leur âge, qui ne sont naturellement pas du mien !

Voici les hôtes que je trouverai déjà réunis chez la baronne d'Enver :

D'abord, son petit-fils Carlo, avec sa mère, créole de la Trinidad ; ensuite une nièce et un neveu : la nièce, Edith, une amie de couvent, —

c'est-à-dire Edith a cinq ans de plus que moi, et j'étais très petite fille, alors qu'elle était déjà grande demoiselle ; — le neveu, Robert d'Epeuil, officier de chasseurs. Mes renseignements s'arrêtent là... On m'a encore signalé, mais cela pour un avenir plus lointain, la personne de Charles Onival, un voisin... aimable, grand propriétaire terrien, lequel est, par surcroît, sous-préfet dans quelque vague sous-préfecture bretonne, qu'il n'habite guère, ayant horreur de la province.

J'aurai donc à concentrer mon attention sur Robert d'Epeuil. Carlo ne compte pas, il n'a que dix-sept ans ; et d'ailleurs, le pauvre petit se meurt de la poitrine. On l'a amené en France, parce que le climat des îles le dévorait trop vite ; on espère gagner quelques mois... et sa pauvre mère, qui déjà est veuve, aura du moins sa famille autour d'elle pour le terrible moment.

M<sup>me</sup> Bancelle m'a donné sur toute chose des informations aussi précises que possible : « Surtout, m'a-t-elle recommandé, pas d'emballement ridicule ; nous comptons sur ta raison, ma chère Madeleine, et sur les principes sérieux que tu as reçus au couvent ».

Sans le dire, j'ai trouvé la recommandation superflue, puisque l'on m'envoie au Fougeray justement afin que je m'emballe pour le personnage en question. Mais il est des ordres qu'on doit exécuter sans les comprendre : cela fait partie des devoirs d'une jeune fille sous tutelle.

Mon tuteur, lui, m'a remis — avec la somme de cinq cents francs, premier trimestre de la pension qui doit défrayer mes toilettes, mes charités, mes fantaisies — un petit livre cartonné portant en tête de chaque page l'un de ces deux mots : *Doit*, *Avoir*.

— Ma chère Madeleine, m'a longuement expliqué mon tuteur, ce qui *entre doit* à ce qui *sort*. Tu as vingt-ans ; ton mariage te donnera, dans une certaine mesure, le maniement de ta fortune, car je compte te marier sous le régime dotal !... Il est bon que tu t'essayes à équilibrer ton budget. Chaque soir, je te prie donc d'inscrire régulièrement tes dépenses.

Et j'ai promis !

II

Ce qui *entre doit* à ce qui *sort*, a dit mon tuteur. Je n'oublie pas. Seulement, depuis douze jours que je suis au Fougeray, je ne me suis encore appauvrie que de quelques insignifiantes aumônes dis-



tribuées pendant nos promenades ou à la porte de l'église. M'installer gravement, tenir un livre en partie double pour aligner des centimes et des zéros!... Je trouve cela ridicule.

N'ayant absolument nulle occasion de prodigalité, si ce n'est celle des sentiments inutiles que toute orpheline, pensionnaire fraîchement émancipée, tient en réserve pour son prochain, je ne peux inscrire que les dépenses que j'ai faites. Je tiendrai donc mes comptes à ma façon. Ce qui va m'embarasser un peu, c'est la fameuse formule : Ce qui *entre doit* à ce qui *sort*. Pour m'y reconnaître, j'inscrirai sous la rubrique *Doit* les sentiments et procédés octroyés par moi à mon prochain, sous la rubrique *Avoir* les sentiments et procédés octroyés par lui.

*Doit.* — Beaucoup de bonne volonté et de sympathie au service de Robert d'Epeuil : trente ans, brun de cheveux, — non, châtain clair, — yeux bleus très foncés : voilà pour le physique. Moral : spirituel, moqueur... le reste encore inconnu.

*Avoir.* — Excité de prime abord, mais très légèrement, la curiosité de M. d'Epeuil... trois ou quatre jours d'observation élémentaire, de politesse préparatoire, après quoi, indifférence complète; attention portée tout entière sur Edith d'Enver, laquelle, beaucoup plus intéressante, beaucoup moins négligeable, absorbe à son profit le personnage qui m'avait été désigné comme un prétendant possible. Le cas où Robert d'Epeuil ne ferait nulle attention à moi ne me semble pas avoir été prévu par M<sup>me</sup> Bancelle, et c'est justement celui qui se produit; mes instructions se réduisent à ceci : « Madeleine, pas d'emballage ridicule! »

*Doit.* — Très joli, le petit Carlo, et très gentil! Il s'est constitué mon cavalier servant, mais c'est plutôt moi qui suis le sien; à la promenade, dans les endroits difficiles, c'est moi qui lui donne le bras. En sortant, il prend toujours ma jaquette, mais comme il s'essouffle tout de suite, c'est moi qui porte son pardessus, moi qui l'aide à monter, qui l'abrite du soleil, de la pluie, qui veille sur lui enfin; sa mère me l'a secrètement recommandé, n'osant elle-même le suivre, car toutes les précautions l'humilient et l'irritent.

*Avoir.* — En reconnaissance de mes services, Carlo me donne de son cœur tout ce qu'il lui en reste; mais ça n'est pas grand'chose, car Edith en détient le plus gros morceau. Elle pourrait tout de même être un peu bonne pour ce pauvre petit, qui n'en a pas pour trois mois et qui est son parent très proche.

Le matin, elle part sur *Snobinette*, Robert sur son alean; ils sont très bons cavaliers tous les deux, chevauchent à travers la lande, sautent les haies; l'après-midi, sauf les jours d'excursion, ils ne quittent pas le tennis. Moi, très mauvaise écuyère, je suis sous la direction de Carlo, qui m'apprend à monter et m'a déjà fait faire de grands progrès.

*Profits et pertes.* — Entendu, sans le vouloir, un fragment de conversation. La baronne et Robert causaient sur le balcon. Moi, dessous, assise sur un banc, je lisais :

— Mon ami, tu m'as tout l'air de suivre une fausse piste; ce n'est pas pour Edith que je t'ai appelé au Fougeray.

— Je sais bien, ma tante, mais ça n'a pas d'importance. Edith est une fille d'esprit, raisonnable, qui a de l'expérience et du calcul. Elle me trouve de son goût, — ici un petit rire clair dont j'entendais les notes moqueuses, — preuve qu'elle l'a bon; mais elle connaît aussi bien que moi l'état de mes affaires : douze mille francs de rente; elle, cinq ou six, ça ne fait jamais que dix-huit. Or, le train auquel son père l'a accoutumée en comporte cinquante, au bas mot!..

— Très logique; mais Madeleine, qui ignore ce beau raisonnement, pourrait en faire un autre de son côté?...

— Bah! je suis seul ici avec Carlo! Le pauvre petit n'est pas un rival bien dangereux. Elle est fort gentille dans son rôle de sœur de charité, qu'elle prend au sérieux. Nous avons le temps; quand Carlo sera parti, quinze jours avant l'expiration de mon congé, je mettrai toutes voiles dehors.

— Et si c'est trop tard!... — il y eut un silence— Madeleine n'a pas l'air banal.

— Je l'espère bien!

— Tu ne t'occupes absolument pas d'elle.

— Raison de plus pour qu'elle s'occupe de moi.

— Un peu de modestie ne t'irait vraiment pas mal.

— C'est généralement le contraire qui réussit.

Et, de nouveau, les notes du rire moqueur descendirent jusqu'à moi.

Comme un bon averti en vaut deux, je vous attends de pied ferme, monsieur l'officier de chasseurs!

### III

Carlo devient très difficile à gouverner; la maladie fait des progrès; il ne sait plus qu'imaginer en fait d'imprudence, sa pauvre mère semble à bout de courage; heureusement, il m'écoute encore; ma surveillance n'est pas une sinécure! Après tout, que ferais-je au Fougeray si je n'y étais utile? J'espère bien partir avant le jour où monsieur l'officier de chasseurs daignera déployer son pavillon en mon honneur!

9 août.

Grand pique-nique aujourd'hui. Comme on avait invité plusieurs amis des environs, je n'ai pu me consacrer exclusivement à Carlo, ce qui l'a rendu susceptible et nerveux; s'il était bien portant, sa mauvaise humeur m'inquiéterait peu, mais, dans



cet état, presque toujours il imagine des imprudences.

Après le déjeuner, nous avons pris comme but de promenade une fontaine, jaillissant, en plein bois, des fissures d'une roche. Les jeunes gens fumaient en avant-garde. Il était absolument interdit à Carlo d'en faire autant; la fumée provoque chez lui des accès de toux épouvantables et fort dangereux, aussi je le suivais des yeux. Il s'en est aperçu; alors, par bravade, très ostensiblement, il a tiré de sa poche d'abord une boîte d'allumettes, puis un étui à cigarettes... Il s'est attardé de quelques pas.

— Carlo, ai-je dit sévèrement, ce que vous faites là est très mal; je ne le permettrai pas!

Il m'a regardée résolument; tirant de l'étui une cigarette, il l'a glissée entre ses lèvres et s'est éloigné en courant. Je me suis mise à courir aussi, l'appelant de toutes mes forces. Robert, attiré par ce manège, est venu à la rescousse.

Carlo, promptement atteint, bistré de colère, me regardait d'un air révolté et malheureux; il n'avait plus la cigarette aux lèvres.

— Carlo, a dit Robert tranquillement, mais avec autorité, tu vas me donner ces cigarettes.

D'un geste superbe, Carlo a mis la main droite sur la pochette de son veston, geste qui pouvait se traduire ainsi: « Viens les prendre! »

Robert ne se l'est pas fait dire; immédiatement il a entamé les hostilités, n'usant certainement pas de toute sa force. La figure convulsée de Carlo s'est tournée vers moi, m'implorant sans mot dire avec des yeux suppliants, quoique pleins de larmes rageuses. J'ai eu pitié! M'interposant, j'ai dit:

— Donnez votre parole d'honneur que vous ne les fumerez pas, Carlo.

Il n'a pas voulu promettre.

— Alors, tant pis pour toi, mon bonhomme! a dit Robert, sans se fâcher.

Et Carlo, à bout de force, s'est mis à fondre en larmes. Je me suis approchée et j'ai dit tout doucement:

— Voyons, Carlo, donnez-les-moi!

Sans qu'il fit de résistance, j'ai introduit ma main dans la poche du veston et me suis emparée de l'étui.

Voyant comment finissait la chose, Robert s'est éloigné en souriant: je pense qu'il se moquait de nous.

Après son départ, j'ai ouvert l'étui, qui sentait non le tabac, mais la vanille. Il y avait quinze cigarettes... en chocolat... Marquis, très bonnes... Nous les avons toutes fumées sur le lieu du combat, qui était un joli bosquet de chênes.

Naturellement, nous avons fait la paix! Et Carlo m'a fait jurer de ne rien dire à personne...

16 août.

Prétexte à longue promenade: nous sommes partis à la recherche d'un dolmen signalé par le

*Guide*. C'est Edith qui met toujours ces excursions en train. Elle file sur *Snobinette*, Robert emboîte le pas; nous deux Carlo, nous allons d'une petite allure, à cause de moi, qui ai trop peu de pratique. Comme indication, on nous a laissé ces renseignements précis: Se diriger à l'ouest, à travers une lande de bruyère et d'ajoncs. Nous sommes partis à l'ouest, mais en suivant la route, où mon cheval butte moins. Si nous ne trouvons pas le dolmen, ce nous est égal.

En suivant la route communale, bien mauvaise et très errante à travers toutes sortes de landes, nous sommes arrivés à un carrefour, où plusieurs chaumières, groupées autour d'une sorte de place, formaient un hameau. Au milieu de cette place, qui est l'aire commune, quelques vieilles femmes et de jeunes enfants, un fléau à la main, battaient le blé sans grande ardeur. Jetant à ce pauvre monde quelques poignées de sous, nous allions continuer notre route; soudain, d'une chaumière fermée, nous voyons sortir une fumée épaisse.

Désertant l'aire, abandonnant le fléau, chacun se précipita. Et ce fut, sur la place, un affolement, des appels, des cris... On entourait la maison fumante, gesticulant, sans penser aux secours. Les vieilles femmes perdaient la tête; les enfants, épeurés, traversaient la place en courant. Nous étions descendus de cheval. Avec beaucoup d'activité et de sang-froid, Carlo rallia la population, organisa la chaîne; d'une mare boueuse, verdâtre, seul abreuvoir du hameau, nous avons tiré tout le liquide possible; les petits enfants eux-mêmes portaient de l'eau dans leurs sabots.

La propriétaire était aux champs; porte, fenêtres, lucarne, tout était clos; nous interrogeons pour savoir si le logis était vide: l'un répondait oui; l'autre criait non. Carlo voulait monter sur le toit; je m'y suis opposée, bien que la chaumière fût très basse.

La fumée épaississant toujours, malgré les seaux d'eau sale dont nous arrosions le chaume, il devenait urgent d'enfoncer la porte, pour sauver au moins le mobilier et les quelques guenilles du misérable vestiaire.

Un court silence s'établit, précédant l'action... On se regardait, hésitant sur le choix des moyens... Soudain, de la maison fermée, s'échappèrent des cris d'effroi... On s'élance, on s'agite, on discute. Les femmes s'interpellent en breton; nous ne comprenons pas.

Dans la confusion générale, nous distinguons seulement ceci: « Finot!... Finot!... » Un enfant nous traduit: « C'est le pauvre Finot qui est resté au logis! » Finot! qui?... Carlo ne demande pas; il se rue sur la porte; on pousse avec lui, la porte cède; nous entrons!... Une fumée suffocante remplit la chambre unique, dans un coin de laquelle une barrière à claire-voie forme séparation: de là partaient les cris. Porte, fenêtres, nous ouvrons tout. Arrachant du lit et jetant dans la mare de



sales rideaux en serge verte, qui brûlaient sans flamber, nous avons pu distinguer les objets, découvrir le pauvre être en détresse.

En travers du lit, un enfant, hébété de terreur, criant de toute sa gorge, serrait contre lui, désespérément, un merle sans ailes et sans plumes, qui se débattait du bec et des ongles. En nous voyant, l'enfant tendit les bras; Carlo l'emporta dans une chaumière voisine. Aussitôt, les femmes l'entourèrent. Se trouvant en lieu sûr, loin de se calmer, l'angoisse de Finot semblait s'accroître encore; il se cramponnait à Carlo et consentit seulement à se laisser prendre par moi. Les bonnes vieilles nous expliquèrent :

Finot était un pauvre infirme de six ans, incapable de marcher jamais. Ses parents, domestiques à la ville, le laissaient en garde dans ce village, où il était médiocrement soigné par une veuve très pauvre, qui cultivait elle-même son champ; la veuve n'ayant ni vache, ni chèvre, l'enfant était fort mal nourri et passait quelquefois des journées entières, dans la maison close, étendu sur le lit, avec son merle pour compagnon.

Entendant conter sa triste histoire, l'enfant se mit à pleurer. Questionné par Carlo, dont le visage apitoyé avait une extrême douceur, il avoua que, voulant jouer, il avait secoué très fort le rideau de serge pour faire du vent. Dans l'âtre, où brûlait encore la braise du matin, du linge séchant était tombé, fumant d'abord, flambant ensuite; et le rideau de serge avait pris feu.

Nous comprîmes bientôt que le danger couru était presque étranger à la terreur de l'enfant. Ce qui l'affolait, c'était la crainte du châtement, de la terrible correction qui suivrait son méfait; infirme, il ne pouvait ni se défendre, ni fuir les coups. Nous voyant prêts à partir, il reprit son expression d'épouvante; son regard, plein d'angoisse, disait assez qu'en nous seuls était la protection. Que faire?... Carlo et moi, nous nous consultions du regard, chacun ayant une perplexité dans les yeux.

— Emportons-le, dit soudain Carlo; demain, nous reviendrons payer les dégâts, et le pauvre petit échappera aux premières violences de la colère.

L'emporter! J'y avais songé moi-même, mais un sentiment de vanité égoïste avait arrêté la parole sur mes lèvres. Au retour, sur la route, si nous rencontrions Edith et Robert, il faudrait subir le sourire d'équivoque pitié qu'inspirerait aux corrects *riders* notre équipée sentimentale. Lâchement je redoutais cette piqure d'amour-propre; mais le simple élan de Carlo fit honte à ma vanité et, résolument, malgré ses instances, je voulus moi-même emporter l'infirmes sur le devant de ma selle.

Le soleil descendait sur la lande; nous revenions au pas; il faisait bon sur la route, ombragée d'ormes. La satisfaction intérieure de ma légère vic-

toire me rendait allègre; deux kilomètres à peine nous séparaient du Fougeray. Hélas!

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire...

claque... claque... claque... là-bas, sur la route, un galop rapide... Je tendais l'oreille...

— Vous savez, Madeleine, si cela vous ennue!...

Et Carlo m'indiquait un sentier de traverse.

— Au contraire! dis-je en me redressant.

D'ailleurs, j'avais une espérance: l'ennemi passerait comme un tourbillon... L'ennemi s'arrêta, au contraire, et chemina avec nous.

Traversant, au retour, le hameau en émoi, Edith et Robert apprirent, par la population excitée, le détail de notre aventure. Edith, comme toujours, s'égayait à nos dépens :

— Sainte Elisabeth et son page sur les routes de Thuringe.

Robert sourit sans répondre.

— Prends garde, Madeleine, si tu abrites dans les pans de ta robe les pauvresses bretonnes, je te déclare héroïque, car elles ne sont pas propres.

— Héroïque! Vous l'avez dit, riposta Carlo, devenu très hostile.

— Romps une lance, Carlo! dit Robert en riant.

— Contre qui?

— Oh! pas contre moi; je suis de ton avis.

Et, mettant son cheval à notre allure, Robert se plaça à mon côté. Ainsi nous rentrâmes au Fougeray: je lui ai su gré de n'être pas railleur.

#### IV

Après l'affaire des cigarettes, Carlo avait orienté son cœur de mon côté; depuis le sauvetage de Finot, je suis devenue le pôle positif de sa boussole sentimentale. Il est vrai que ses sentiments se traduisent surtout par beaucoup de caprices et de petites tyrannies qu'en d'autres circonstances je ne supporterais pas. Mais... que ferais-je de mon temps au Fougeray, si je ne le consacrais à Carlo? Mon voyage ici n'aura d'autre résultat que d'illuminer d'un peu d'intérêt les derniers jours d'une pauvre vie d'enfant.

Tout compte fait, cela vaut encore la peine d'être venue! Il ne faut perdre aucune occasion d'être bonne, ni regretter le temps passé à faire du bien.

Le départ de Carlo est fixé au 15 septembre. Sa mère l'emmène à Pau, redoutant pour lui les brumes précoces de Bretagne. Pauvre petit! ce sera son dernier voyage. Edith part aussi, mais elle s'arrêtera à Biarritz pour la fin de la saison.

Si j'étais libre de mes actes, je retournerais chez mon tuteur. Ne l'étant pas, j'achèverai ici le temps convenu.

Je ne fais plus de grandes excursions. Carlo a cessé de monter à cheval; nous nous promenons à pied, pas très loin. Le pauvre enfant a vraiment



beaucoup de courage; il fait des projets, tout en étant sûr de ne pas les réaliser, et s'efforce d'illusionner sa mère.

Cet après-midi, le hasard de notre promenade et d'un chemin creux nous a ramenés, sans que nous le sachions, tout auprès de l'église, à l'heure de l'Angelus. Nous sommes entrés; mais je n'ai pas voulu m'y attarder, à cause de l'humidité.

Carlo, très impressionné par le triste son de la cloche fêlée et aussi par la paisible douceur des soirs bretons, a voulu entrer au cimetière qui avoisine l'église. Pour ne pas avoir l'air, il m'a parlé très vite, essayant d'être indifférent... naturel.

— Quand je serai guéri, me disait-il, au printemps prochain, je travaillerai pour Saint-Cyr. Je veux être chasseur d'Afrique. Aimez-vous cet uniforme?

— Beaucoup.

— Le dolman est d'un si joli bleu! Croyez-vous qu'il m'ira bien?

— Certainement!

— Aussi bien qu'à Robert?

— Beaucoup mieux!

Carlo s'est mis à rire. Et comme je l'entraînais vers la porte:

— Laissez-moi seulement faire le tour.

Tout au fond du cimetière, à l'angle du mur, dans un coin très inculte, s'échevelaient cinq ou six églantiers sauvages. A cette époque de l'année, ils n'avaient plus leurs fleurs; elles étaient remplacées par ces baies rouges que becquètent les oiseaux. Carlo est resté longtemps immobile, puis, se retournant, m'a dit:

— Madeleine, ce sera là... et je ne veux pas qu'on les arrache... ils fleuriront sur moi... Et... vous consolerez ma mère, n'est-ce pas?...

Après, nous sommes partis sans rien dire. Mais, tout de suite, Carlo a repris sa gaieté, ou du moins l'apparence.

Comme la nuit était tombée, nous avons vu sur la bordure d'un talus toute une colonie de vers luisants. Carlo les a pris et les a mis en couronne sur mon chapeau. Tout le soir, il s'est amusé à les regarder luire dans l'antichambre.

## V

19 septembre.

Depuis trois jours, Carlo est parti. Fini mon premier et — sans doute — mon dernier roman de jeune fille. Le petit enfantillage sentimental auquel je me suis prêtée, sans y mettre de moi autre chose que beaucoup de pitié, m'a gagné l'affection de la baronne d'Enver. C'est maintenant pour des motifs personnels de reconnaissance qu'elle désire me voir entrer dans sa famille.

Fidèle à son programme, Robert d'Epeuil se montre, maintenant que je suis seule au Fongey,

plein d'intentions bienveillantes. Je ne suis pas sa dupe et désire qu'il le sache. Toutefois, je ne rebute pas ses avances: à quoi bon? Autant Robert d'Epeuil que Charles Onival! Robert a au moins les qualités inhérentes au militaire, quand il l'est par vocation: droiture, générosité, énergie, plus un grain de sensibilité, dont il a honte, et qu'il dissimule, pas très bien, d'ailleurs, sous des allures indifférentes. Ainsi, au départ de Carlo... Mais à quoi bon récapituler?... n'ai-je pas décidé raisonnablement avec moi-même que j'acceptais Robert d'Epeuil, avec ses qualités et ses défauts? Je suppose qu'il est à peu près dans les mêmes dispositions à mon égard, car il s'est donné bien peu de peine pour m'étudier pendant les sept semaines que nous avons vécu sous le même toit. Cet après-midi, il a planté quelques jalons assez hardis:

— Savez-vous, mademoiselle Madeleine, que mon régiment est appelé dans l'Est, au mois de novembre?

— Non.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire?

J'ai fait un mouvement d'épaules, mimant une interrogation étonnée.

— Vous pourriez dire que... cela... ne vous est pas égal... si toutefois vous le pensez!...

— La décision ministérielle en serait-elle changée?

— Je ne pense pas.

— Alors?

— Mais la mienne pourrait l'être... il m'est facile de permuter; me le conseillez-vous?

— Dame!... si l'Est vous déplaît!...

— ?...

— Que vous conte-t-il, Madeleine? demanda M<sup>me</sup> d'Enver, venant s'asseoir près de nous, sur un banc de la terrasse.

— Je dis que mon bataillon partira pour l'Est en novembre.

— Et tu as la prétention de désespérer Madeleine avec cette nouvelle?

— Si je l'avais eue, je l'aurais perdue...

— Bah! lui auriez-vous vraiment infiltré un brin de modestie? Ça le changerait considérablement!

— Ma tante, je me sauve, dit Robert en riant; la charité vous interdira peut-être de mal parler des absents.

La charité, en effet, inspira à la baronne d'Enver l'éloge de son neveu dès qu'il fut trop loin pour l'entendre.

21 septembre.

Avoir. — Il est évident que Robert d'Epeuil ne cherche qu'un prétexte pour parler, car le temps passe! Plus que huit jours, et rien de fait! Il est vrai que je ne lui facilite pas les effusions! J'ai l'air tout aussi tranquille et naturel que si je n'étais pas en jeu.

Croyant que ses affaires n'avancent pas, Robert s'impatiente et se dépêche. Ce matin, afin, sans



doute, de me *priver* de sa présence, il est parti en excursion pour l'île de Groix. Ce soir, nous irons l'attendre à la cale de Larmor. Peut-être rapportera-t-il une idée ?

10 heures soir.

Eh bien, ça n'est pas une idée que Robert a rapportée de Groix, c'est un jeune veau ! Voici comment la chose s'est faite :

Ce soir, ayant laissé la charrette, avec Batiste, sur la route de Lorient, M<sup>me</sup> d'Enver et moi, nous attendions le bateau à la petite cale. Sept heures avaient sonné et, sans le magnifique coucher de soleil qui empourprait la mer, il eût fait déjà sombre. La mer était calme et haute ; le bateau arrivait, glissant, sans presque paraître soulevé. Il fila, sans s'arrêter, devant la jetée où nous attendions. Robert, se croyant oublié, — car le bateau ne s'arrête à Larmor que lorsqu'il y a des passagers, — réclama. Le capitaine répondit : « N'ayez pas peur, il y a un *autre passager*, mais nous le débarquons à la grande cale. »

En effet, le bateau accosta, et Robert descendit. Nous allions naturellement nous en aller sans nous inquiéter de l'autre passager, quand, nous retournant, pour jeter un dernier regard à la mer magnifique, nous avons vu ceci :

Une grue, manœuvrée par l'équipage, tirait des profondeurs du bateau et maintenait, entre ciel et eau, par le moyen d'une large courroie de cuir, un animal volumineux, lequel, battant l'espace de ses quatre pieds, se montrait désireux d'atterrir. Lentement, avec précaution, décrivant une large courbe, la grue déposa sur la jetée l'animal en question : c'était un veau ! Désorienté par ce premier voyage, il tournait sur la jetée étroite, au risque de se précipiter. Ne pouvant l'abandonner ainsi, nous tenions conseil, quand un paysan parut : il venait chercher la bête. Hors de souci, nous traversâmes le village pour rejoindre Batiste et la charrette. Mais il arriva qu'étant ivre, — c'était jour de marché, — le paysan zigzaguait si fort que le veau, ayant plus que lui la notion de la ligne droite, prit résolument la direction : c'était lui qui, du bout de sa longe, entraînait l'homme à travers la place. Tout eût été pour le mieux si l'animal avait connu son chemin ; mais, nouveau débarqué, il ignorait le lieu de sa future étable.

Très intéressés, nous suivions, prêts à secourir la bête. D'instinct, elle gagna la route, attirée sans doute par l'odeur des champs. Docile et titubant, l'homme suivait toujours. Nous atteignîmes la charrette. M<sup>me</sup> d'Enver demanda à Batiste s'il connaissait le paysan :

— Oui ; c'était un fermier des petits hameaux qui bordent la route. Rien qu'en marchant tout droit, à la suite du veau, il rencontrerait quelque parent ou ami qui le piloterait au gîte. Entre Bretons, ces services se rendent toujours.

Rassurés, nous allions partir, quand un zigzag plus accentué jeta l'homme dans le caniveau : il y resta ! Le veau tirant toujours, l'homme lâcha prise et se coucha dans le fossé. Que faire ?

— Mademoiselle Madeleine, l'abandonnerons-nous ? demanda Robert.

— Non ! l'animal m'intéresse !

Nous décidâmes ceci : M<sup>me</sup> d'Enver, faible marcheuse, s'en retournerait avec la charrette. Batiste tirerait l'homme du fossé et le conduirait, tant bien que mal, jusqu'à son domicile. Robert et moi, nous escorterions le veau.

Sans difficulté, l'animal nous suivit, se sentant en main sûre ; Robert tenait la longe. Nous marchions vite, très vite, et sans mot dire... mais il faisait si bon sur la lande où soufflait le vent d'ouest !... si bon dans les sentiers profonds, où croissaient le chèvrefeuille et le genêt d'Espagne ! qu'inconsciemment... nos pas devinrent moins allongés, et pour abrégier la route, Robert prit la traverse. Nous arrivions à l'une de ces allées obscures, où les ormes s'entrelacent en voûte, — justement celle où Carlo, tout en haut des talus, avait cueilli des vers luisants, — j'avais peur que Robert eût la même idée ; mais, non, il passa outre. Un peu émue, je me disais : « Pourvu qu'il ne parle pas. Sous l'abri parfumé des allées profondes, la voix a des notes moins sûres qu'en plein air sur la lande !... S'il allait revenir sur le départ du régiment, que répondrais-je ?... » On n'est pas aussi brave sous l'ombre des ormeaux qui chuchotent, et prêtent aux paroles des accents de mystère. Et l'allée était longue !... cinq minutes au moins auraient à s'écouler avant que nous fussions au bout. Pour calmer mon esprit et me donner du cœur, je résolus de compter jusqu'à cent... Je marchais droit, d'un pas égal, sentant très bien que le silence pouvait durer jusqu'à la fin de l'allée dangereuse, mais que le moindre incident, même un faux pas, suffirait à le rompre... J'avais déjà compté jusqu'à trente, lorsque Robert arracha quelques feuilles d'une branche très basse qui traînait presque jusqu'à nos fronts. Le charme était rompu ; j'étais sûre qu'il allait parler ; d'une voix, où la note gaie s'efforçait de paraître et de dominer encore, Robert dit :

— Mademoiselle Madeleine, voilà que j'ai aussi mon sauvetage ; mais, à moi, vous ne tenez compte de rien.

— Finot courait bien d'autres risques.

— C'est vrai ! dit Robert en riant ; mais on fait ce que l'on peut ! Du moment que vous mesurez la reconnaissance au péril, je vois bien que mes états de service ne comptent pas.

Qu'il continue ainsi, pensais-je, et je m'en tire avec honneur. Par malheur, il changea de ton :

— Mademoiselle Madeleine, dans quelques jours, nous quitterons le Fougeray tous les deux... Redevenons-nous complètement étrangers ?

— Je ne sais pas... cela dépend !... Si... vous allez



dans l'Est, il est certain que nous aurons peu d'occasions de nous voir.

— Supposons que je n'y aille pas?

— Alors, il est probable que nous nous rencontrerons quelquefois dans le monde cet hiver.

— En amis ou en indifférents?

— En... danseurs, je suppose!

— Vous ne m'encouragez guère.

— A quoi?

— A vous dire que je garderai de mon séjour au Fougeray...

— Le souvenir d'Edith?

— Non.

— Oh! protestai-je indignée.

— Non! répéta Robert comme pour me provoquer.

Je me sentais de la colère: pourquoi ment-il?

— C'est juste! dis-je, l'ombre ne garde aucun souvenir de ce qu'elle a suivi.

— En tout cas, vous étiez celle de Carlo.

J'allais protester. Robert m'arrêta:

— Oh! par pitié, par bonté, je le sais bien! Mais à quoi bon dire cela!

— Oui, à quoi bon!...

Après un moment de silence, Robert continua:

— Mademoiselle Madeleine, appelée ici par M<sup>me</sup> d'Enver et sachant pourquoi, — si je ne me trompe? — vous y êtes venue avec la conviction que, orpheline, très riche, bien élevée... votre position devait nécessairement tenter un officier de cavalerie médiocrement pourvu et désireux de faire figure, n'est-ce pas?

Je ne répondis rien.

— Mais... quels sentiments me supposez-vous donc?

— Oh! ceux de tout le monde.

— Et... vous les jugez suffisants?

— Je me fierai à mon tuteur, et tiendrai... tout le monde quitte d'une comédie sentimentale à laquelle je ne crois pas.

— Alors... si, ce soir... ou demain, je prisais la baronne d'Enver de... Vous me feriez l'honneur d'accepter?

— N... Je... ne sais pas!

— Vous voyez bien! Quand, prise par la pitié, oubliant sans doute pourquoi vous étiez venue, vous vous êtes dévouée aux caprices d'un enfant malade, j'aurais dû... intervenir, peut-être?... Je ne l'ai pas fait, observant de loin, sans m'imposer jamais; je me suis montré à vous tel que j'étais — pas une exception, bien sûr! mais pas pire qu'un autre, croyez-le! — J'ai fait fausse route!...

Notre oublié compagnon, fort négligé pendant cette escarmouche, eut soudain la fantaisie déraisonnable de s'échapper par la traverse. D'un trot plus qu'allongé, quittant l'allée obscure, il gagna la lande. Robert courut à sa poursuite; j'en fis autant et, de la sorte, nous franchîmes le passage dangereux.

LOUISE LACURIA.

(La fin au prochain numéro.)

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE

Avant de faire votre provision de charbon pour l'hiver, ramassez soigneusement tout le poussier qui reste de la saison passée et fabriquez-en des briquettes de la manière suivante:

Pour un boisseau de poussière de charbon, mettez deux boisseaux de sciure de bois et deux boisseaux de terre glaise. Mêlez bien ces matières comme pour faire du mortier, puis pétrissez-les soit en boules ovoïdes, soit en forme de briques. Empilez-les dans un endroit bien sec, où vous les laisserez sécher et durcir.

Ces briquettes vous seront d'une grande utilité; quand le feu sera allumé, vous les placerez en arrière du brasier, et, tout en maintenant le feu pendant très longtemps, elles dégageront beaucoup de chaleur.

\*\*\*

### MANIÈRE D'ACCOMMODER LES RESTES

POULET AUX TOMATES. — Découpez vos restes et faites-les revenir dans le beurre, mouillez d'un demi-verre de vin blanc, et laissez cuire un quart d'heure environ. Ajoutez alors une sauce aux tomates que vous aurez fait cuire à part avec des herbes et que vous aurez passées au tamis. Laissez cuire ensemble un quart d'heure encore et servez.

On peut de la même manière préparer un abatis de volaille, seulement la cuisson au vin blanc sera plus longue que pour les restes du poulet rôti et demandera trois quarts d'heure.





Théâtres lyriques : Opéra-Comique : *La Navarraise*. — Opéra : Les grandes auditions diurnes. — Concerts, nouvelles et nouveautés de choix.



A première de la *Navarraise* à l'Opéra-Comique a soulevé une foule de commentaires aigre-doux parmi les musiciens des diverses écoles, qui se montrent en cela des musiciens de parti-pris.

On sait que la *Navarraise*, deux actes de M. J. Massenet, écrits sur le poème que M. H. Cain a tiré d'une nouvelle de M. J. Claretie, a été représentée pour la première fois à Londres, au théâtre de Covent-Garden, l'an dernier, avec un très grand succès. En passant par Bruxelles, l'œuvre nouvelle de M. Massenet vient d'être accueillie avec une réelle faveur par le public de l'Opéra-Comique. Ce succès semble exaspérer certains intransigeants de l'école moderne, et ceux qui ne parlent pas observent un silence éloquent.

En vérité, nous ne voyons pas bien pourquoi il ne serait pas permis au compositeur qui a signé tant de chefs-d'œuvre d'avoir une fantaisie artistique. Nous ne citerons pas les gazettes où, tout en jetant des fleurs sur le talent du maître, on y gémit si comiquement sur le danger que fait courir à l'art français son nouvel ouvrage ! Comment ! il a écrit la *Navarraise* à l'italienne quand il pouvait si bien l'écrire à l'allemande ! On va jusqu'à insinuer que le succès de Mascagni dans sa *Cavalleria Rusticana* lui a monté la tête... L'un des grands journaux dont la critique est toujours écoutée d'ailleurs, se lamente, en assurant que c'est là un déplorable exemple pour les jeunes compositeurs. Un autre se demande si M. Massenet ne va pas mettre en musique *Bruges la Morte*, d'après le livre de M. Rodenbach ? Certes, il en est fort capable, et quand on a signé *le Mage*, *Marie-Magdeleine*, *Manon*, *Esclarmonde*, *Werther*, etc., on peut signer aussi « *Bruges la Morte* », comme d'autres ont signé *Herculanum*.

Qu'on se rassure : la musique de la *Navarraise* est bien française, et s'il a plu au maître de *Thaïs* de s'aventurer dans les bagarres militaires, son

tact merveilleux a su plier son langage musical à celui des bivouacs fort appropriés à son sujet. Il ne pouvait pas célébrer les victoires au son de la musette et du tambourin, et les épisodes guerriers qui remplissent son poème si mouvementé, scénique et bruyant, ne pouvaient se traduire sans tambours ni trompettes.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi le maître a-t-il choisi cette pièce mélodramatique pour écrire un opéra ? Simple fantaisie d'artiste, répondrons-nous, justifiée par le succès, et nous ne voyons pas le moins du monde les nuages qu'elle amoncelle sur l'avenir de l'art contemporain.

On a été dans un tel émoi que nombre de chroniques n'ont pas même signalé les motifs mélodiques et symphoniques qui émaillent cette partition colorée et palpitante. La rapidité du scénario, suivi pas à pas par le compositeur, ne lui permettait pas de varier et métamorphoser ses thèmes en les multipliant. Cependant, il s'y trouve des phrases instrumentales exquises, telles que la *Jota* populaire ; le *Prélude*, d'une facture énergique, est très apprécié. Le duo de la *Navarraise* avec Araquil est du Massenet le plus pénétrant. Un trio très mouvementé, la *Chanson du Soldat* nous semblent des pages maîtresses, et le *Nocturne* instrumental n'est-il pas une inspiration d'une réelle beauté ?

Du reste, nous avons déjà parlé de la *Navarraise* en août 1894, et nous avons donné l'analyse de ce dramatique épisode musical, alors qu'il venait d'être représenté à Londres. Nos abonnés y trouveront l'histoire de cette Anita, dont le rôle, si admirablement créé, à Covent-Garden, par M<sup>lle</sup> Calvé, vient d'être, à Paris, l'objet d'un triomphal succès pour la jeune artiste. Sa voix, malgré des inégalités imperceptibles, est des plus séduisantes, tout en sachant être tragique et mordante dans le drame à outrance.

M. Jérôme fait un Araquil très remarquable par le charme de sa jolie voix, d'une étendue, d'une pureté rares, et qui ne manque pas de chaleur.

M. Bouvet est un beau général, et encore plus



beau chanteur. Les autres rôles sont tenus avec supériorité par MM. Mondaud, Carbonne et Belhomme.

Les chœurs, chantés avec verve et entrain, ont beaucoup plu, et l'orchestre de M. Danbé, de plus en plus impeccable, sait merveilleusement mettre en relief les délicatesses de la partie symphonique, assez restreinte. Cela fait d'autant plus ressortir l'allure martiale qu'il lui faut prendre dans une grande partie de l'ouvrage.

N'oublions pas de mentionner un bien joli décor et des costumes d'une vérité parfaite.

M. Carvalho vient de décider qu'il donnera cet hiver *La Jacquerie*, de Lalo et Coquart; excellente décision. M. Maréchal, un jeune ténor engagé depuis l'an dernier, a débuté dans *Carmen* avec un succès bien mérité par sa voix d'un timbre brillant et très étendue. Depuis le retour de M. Th. Dubois, les répétitions de *Xavière*, rapidement poussées, ne tarderont pas à mettre l'œuvre au point. C'est la première nouveauté qui passera à l'Opéra-Comique.

A l'Opéra, les concerts dominicaux sont en répétition depuis le commencement du mois, les chœurs sous la direction de M. G. Marty; et l'orchestre, depuis le 15, est rondement mené par M. P. Vidal. L'ouverture de ces belles séances est proche et marquera la véritable date de notre saison hivernale. Du reste, voici novembre qui se chargerait de nous le rappeler, si la musique négligeait de faire valoir ses droits.

En disant un au revoir plein d'espérance à la vie agreste que nous venons de quitter, constatons un dernier écho des solennités religieuses et musicales qui sonne pour ainsi dire l'adieu aux plaisirs champêtres. La fête de l'Adoration a été, comme celle de la Nativité, l'occasion d'une belle manifestation artistique pour le joli village de M.-S.-O. Un public encore plus nombreux et empressé envahissait le saint temple pour venir se prosterner au pied des autels que, malgré la rareté des fleurs, la piété des fidèles avait transformés en véritables jardins célestes. L'humble église des champs avait revêtu des airs d'imposante cathédrale par la majesté du culte, le choix des assistants et la beauté des harmonies répandues sous ses voûtes sonores. Comme pour la Nativité, les deux grands artistes qui avaient célébré le doux nom de Marie, venaient rendre hommage à celui du Sauveur des hommes. Pendant l'office divin, M<sup>me</sup> Marthe Crabos a fait d'abord entendre un très beau *benedictus* du célèbre Weber, avec lequel les élans de sa voix vibrante entraînaient toutes les âmes vers Dieu. Ensuite, dans l'*Ave-Maria*, de Cherubini, la savante musicienne s'est élevée à toute la perfection de style qu'exige cette page admirable dont elle a merveilleusement rendu les délicates nuances, mesurant les sonorités de sa voix puissante à la douceur de la prière.

Aux vêpres, M<sup>me</sup> Crabos a divinement interprété

le *Panis Angelicus*, de C. Franck, et l'*Ave-Maria*, de Saint-Saëns, deux pièces de factures différentes, mais d'une égale beauté, dont la voix splendide et le talent si parfait de l'artiste ont su mettre en relief toute la majestueuse grandeur. Le savant organiste de Saint-Séverin, M. A. Périllou, qui accompagnait ces pages exquises avec la plus rare perfection, a fait entendre des fragments symphoniques de sa composition, œuvres grandioses et magistrales qui témoignent autant de la science de l'artiste que de sa féconde imagination.

M<sup>me</sup> M. Crabos a repris ses leçons particulières, le 15 octobre, chez elle, 53, boulevard Saint-Michel.

Une grande matinée musicale et dramatique a été donnée à l'Isle-Adam par l'Association des Dames Françaises. Un très beau programme avait attiré une foule énorme, accourue autant pour applaudir nos artistes que pour contribuer au but de la fête. Deux pianistes de grand talent : M<sup>me</sup> J. Lévy et M. Desfossés; M. Noté, de l'Opéra; M<sup>me</sup> Reichemberg et Du Minil, de la Comédie-Française; M. Mouliérat, de l'Opéra-Comique; M<sup>me</sup> Milly Meyer, etc., ont tous obtenu de nombreux et enthousiastes bravos.

Le mariage de M<sup>lle</sup> Louise Guilmant, fille de l'éminent organiste qui créa les concerts d'orgue du Trocadéro, a eu lieu à Meudon, au milieu d'une très brillante assistance. M<sup>lle</sup> Guilmant, charmante plus encore, s'il est possible, dans sa jolie toilette de mariée, a épousé M. Victor Lorret, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.

On sait que M<sup>me</sup> Patti : « la Patti », comme il est d'usage de nommer la célèbre cantatrice, doit venir se faire entendre à Paris cet hiver, mais on ajoute qu'elle donnera deux concerts au profit des pauvres. Souhaitons à ces derniers, comme à *Mirka l'enchanteresse*, de Craig-y-Nos, une grosse moisson de triomphes et de louis d'or.

Signalons, en terminant, une très originale légende pour le chant : *Cimetière de campagne*, dont la poésie, de G. Vicaire, fait un gracieux tableau qui n'engendre pas la tristesse, malgré la mélancolie du titre. La musique, par Reynaldo Hann, est d'une simplicité charmante et sans banalité. — Pour piano seul : la belle transcription de *Werther*, de Massenet, par Ch. Neustedt, est un écho des plus célèbres motifs de la partition, très savamment variés. D'une bonne moyenne force, cette page demande un peu de travail, mais l'effet en est des plus brillants. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

ERRATA. — Dans notre revue musicale d'octobre, quatre lignes avant la fin, lisez : *le poème de M. Ed. Guinaud est un frais tableau*, au lieu de : *un franc tableau*.

MARIE LASSAVER.



## A NOS LECTRICES



OICI qu'une année de plus se termine, ayant resserré encore les liens, souvent anciens, qui unissent le **Journal des Demoiselles** à ses abonnées. Les nombreuses lettres que nous recevons d'elles nous apportent le témoignage très doux de cette sympathie qui leur fait voir dans leur journal un ami constant, un conseiller toujours sûr, auquel elles n'hésitent jamais à s'adresser. Elles savent bien que notre but est de développer chez les jeunes filles l'intelligence et le cœur par d'intéressantes lectures, en même temps que, par nos nombreux modèles, le goût et l'adresse des doigts, si utiles dans un intérieur.

Ce double but, il nous semble l'avoir tout particulièrement atteint cette année. Il nous suffit de rappeler les deux beaux romans de M<sup>me</sup> Maryan et de H. Ardel, et la série très remarquable de nos articles : **L'Enfance en Chine**, de M<sup>me</sup> Dronsart; les curieuses études sur la **Vie américaine**, de Th. Bentzon; l'article si plein d'actualité sur **Madagascar**, de M. F. Dumonteil; les **Grandes Dames de l'Empire**, par A. Chevalier; les spirituels conseils de M<sup>me</sup> de Lamiraudie sur **l'Art d'écrire**, etc.

Mais si nous sommes une revue littéraire, nous sommes aussi un journal de travaux féminins, toujours préoccupé de mettre ses lectrices au courant des fantaisies nouvelles. C'est ainsi que le luxe croissant du linge de table nous a décidés à donner des dessins inédits et faciles de napperons, de chemins de table, etc., sans oublier nos quatre jolis dessous de compotiers, fort bien accueillis, et dans ce genre de broderie fantaisie : sac, couvre-théière, tant d'autres objets amusants à exécuter. Les personnes que charment la tapisserie ont eu une banquette Louis XV et une chaise Louis XVI, dont les dessins très purs de style peuvent s'adapter à d'autres meubles. Enfin, n'oublions pas nos alphabets variés, nos menus en chromo, le charmant et tout récent abat-jour, et tant d'autres annexes que notre journal est le seul à offrir à ses abonnées.

Et l'année 1896 ? me direz-vous. Celle-là, c'est encore l'inconnu, mais cependant nous pouvons soulever un coin du voile, sans vous ôter tout le plaisir de la surprise. Et d'abord, le roman si intéressant de M<sup>me</sup> de Lamiraudie se continuera dans les premiers numéros, avec une touchante nouvelle : **Saint-Michel-en-Grève**, dont le dénouement soulève un délicat problème de sentiment. Puis un roman de Mary Floran, l'écrivain très apprécié dont nous avons recommandé plus d'une fois les ouvrages, puis... mais nous ne voulons pas tout révéler.

Pour nos articles sérieux, nous publierons entr'autres une étude sur **Shakespeare**, où M<sup>me</sup> Dronsart déploie sa science approfondie de la littérature anglaise; les **Femmes dans la guerre de Vendée**, par A. Chevalier; **Un Monde inconnu**, travail fort curieux sur la société byzantine, par l'abbé Vignerot, et une très intéressante étude sur les **Aveugles** qui pourra suggérer à nos lectrices



de nouvelles manières d'exercer la charité. M<sup>me</sup> Maryan nous continuera ses excellents **Conseils**, et M<sup>me</sup> Lassaveur ses remarquables chroniques musicales.

Enfin, pour répondre à ce désir sans cesse exprimé : « **Donnez-nous de petites pièces, à peu de personnages, pouvant être jouées par les jeunes filles** », nous avons publié et nous publierons encore des saynettes et des monologues ; mais nous réservons à nos abonnées une bien autre surprise. On s'était plaint que nos opérettes d'il y a quelques années étaient trop difficiles à monter ; il fallait trouver de jolies voix en nombre suffisant, et l'on avait parfois de la peine à réaliser un ensemble bien réussi, quoique nous en ayons vu jouer de façon fort brillante. Cette fois, nous avons accordé la préférence à un genre nouveau et piquant : une pantomime à trois personnages, mêlée de déclamation, qu'accompagne et souligne une musique charmante et facile que toute exécutante passable jouera sur son piano. Cette musique est signée Misti ; la pièce est de M<sup>me</sup> de Lamiraudie.

Quant aux travaux, l'année 1896 apportera d'abord pour étrennes un **Calendrier sur étoffe**, fort amusante broderie mêlée de paillettes, puis une belle chasuble en tapisserie, plusieurs fois demandée. Le reste, nous ne pouvons l'annoncer par avance. Notre programme suit les caprices despotiques de la mode et nous devons signaler les nouveautés qu'elle fait surgir, en choisissant toutefois celles-là seules qu'approuve le bon goût et qui sont d'une application utile, d'une exécution pratique et relativement peu coûteuse.

Que d'économies, en effet, avec l'aide intelligente de notre journal, une femme peut réaliser en décorant elle-même son appartement, où cette tyrannie de la mode dont nous parlions, accumule aujourd'hui tant d'objets divers, indispensables dès qu'on les a, et qui doivent tous avoir un cachet d'élégance ; que d'autres économies, également importantes, elle fera en se servant de nos modèles, toujours si sensés, de nos patrons découpés, pour s'habiller, habiller ses enfants, ajouter à sa toilette une foule d'accessoires, de « **chiffons** », si l'on veut, qui la complètent et sont si coûteux à acheter, si peu de chose quand on les fait soi-même.

A ce sujet, nous pouvons dire ici à nos lectrices que notre annexe, **la Toilette des Enfants**, totalement remaniée, est devenue un journal indépendant auquel on peut s'abonner isolément, et où elles trouveront des gravures et des renseignements de la plus grande utilité pour tout ce qui concerne les modes enfantines, depuis les bébés jusqu'aux grandes fillettes. De plus, les mères qui reprochaient à **la Poupée modèle** de s'adresser surtout aux petites filles, auront dans le **Journal des Enfants**, également renouvelé, des historiettes et des annexes destinées plutôt aux garçons, et la combinaison de ces deux journaux, dont l'un paraît le 1<sup>er</sup>, l'autre le 15 du mois, permettra de satisfaire frères et sœurs, en donnant à tous la joie de deux numéros mensuels.

On le voit, nous continuons à prendre à cœur le rôle que, depuis tant d'années, nous jouons auprès des jeunes femmes et des jeunes filles. Nos abonnées le comprennent si bien qu'elles s'y associent en nous faisant une propagande dévouée. Beaucoup ont eu l'aimable idée de nous envoyer des listes d'adresses auxquelles nous pouvons envoyer des spécimens, moyen excellent de nous faire connaître et que nous voudrions voir généralement imité. Elles savent que plus leur nombre se multipliera, plus les améliorations nouvelles que nous ne nous laissons pas de chercher pour les attacher toujours davantage à leur journal, deviendront faciles à réaliser.

LA DIRECTION.



## DEVINETTES

## Énigme

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles.  
Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes.  
Je réduis en un point mille ouvrages divers.  
Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

(Dahlia panaché.)



## Vers passés proverbe

De quel auteur ce vers :

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

et dans quel ouvrage le peut-on lire ?

(Gentiane bleue.)

## Mots en drapeau

Verticalement, mot formant la hampe : Un pittoresque village breton.  
Horizontalement : Un grammairien presque oublié. — Prénom féminin. —  
Qui a la foi. — Vient d'un mot qui veut dire dessécher. — Ou éclat.

(Fleur du Périgord.)

## Langue française

D'où vient cette expression : « Tenir le haut du pavé » ?

(X. Y. Z.)

## Mots en cube

Premier carré : Notre mère. — Pendant l'orage.

Deuxième carré : Pour dessiner. — Général athénien.

Mots reliant les carrés : Une pointe. — Au-dessus de nos têtes.  
— Certain. — Planta la vigne.

(Lucienne et Rose.)

## Proverbe

Avec le contraire des mots suivants, former un proverbe de cinq mots :

Grand. — Léger. — Inutile. — Bruit. — Faible. — Ennemi. —  
Lac. — Rien. — Veiller. — Souvenir. — Pluralité. — Long. — Plaisir.  
— Neuf. — Pleurer. — Tête. — Désunion. — Abaisser. — Faux. —  
Mobile. — Lumière. — Étroit. — Sortir. — Blanc. — Incrédule. — Bas.

(Chevette blanche.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'OCTOBRE

## MOTS EN TRIANGLE :

S A P O N A I R E  
A D E L A I D E  
P E R I P L E  
O L I M P E  
N A P P E  
A I L E  
I D E  
R E  
E

CHARADE : Ré mois.

## MOTS EN CROIX :

P  
H  
F E R R I È R E S  
L  
I  
P  
P  
E  
V  
I  
U L M  
M A L T E  
B I Z E R T E

## MOTS EN LOSANGE :

C  
R O I  
M E R L E  
R E R M A N  
C O R I L L E  
I L N  
E M I L E  
A N E  
N

## MOTS EN TRIDENT :

B E M  
O N O  
R C I  
N O Y E R  
E N C R E  
G L U  
O  
P  
E  
D  
I  
E

RIVIÈRES ENTERRÉES : Oise. — Lot. — Aisne. —  
Adour. — Var. — Gers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.